

<http://divergences.be/spip.php?article3419>



Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

- Aujourd'hui - 2023 - Juillet - Août -

Date de mise en ligne : vendredi 30 juin 2023

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Sommaire

- [Le capitalisme, la question du travail et la gauche](#)
- [L'inégalité primordiale](#)
- [L'égalité et ses limites](#)
- [L'alchimie du New Deal](#)
- [Embourgeoisement](#)
- [Le privilège de la peau blanche et la politique d'égalité raciale](#)
- [L'embourgeoisement de la gauche](#)
- [La politique de la cupidité](#)
- [De l'embourgeoisement à la marginalisation](#)

•

Pendant des générations, la politique de gauche s'est concentrée sur la "question du travail" en s'opposant au capitalisme. À partir du milieu du XXe siècle, la gauche s'est de plus en plus préoccupée des inégalités. La question du travail a perdu de son importance, tout comme l'opposition au capitalisme. Cet essai examine les raisons de cette évolution et ses conséquences.

"L'inégalité est la grande question morale de notre époque", a proclamé Bernie Sanders, champion incontesté de la politique de gauche aux États-Unis. À maintes reprises, Sanders a souligné que les problèmes politiques et économiques les plus importants auxquels la nation est confrontée sont "les niveaux extraordinaires d'inégalité des revenus et des richesses, la concentration rapidement croissante de la propriété, le déclin à long terme de la classe moyenne américaine et l'évolution de ce pays vers l'oligarchie "1.

Les preuves de l'inégalité économique sont d'une abondance embarrassante et s'accumulent depuis des décennies. Entre 1989 et 2019, la richesse réelle totale (corrignée de l'inflation) détenue par toutes les familles aux États-Unis a triplé, passant de 38 000 milliards de dollars en 1989 à 115 000 milliards de dollars. C'est une excellente nouvelle, sauf qu'en 2019, les 10 % de familles les plus riches détenaient 72 % de cette richesse ; les 1 % les plus riches en détenaient plus d'un tiers. Pendant ce temps, la moitié inférieure des Américains n'en détenait que 2 %. Les choses sont devenues encore plus obscures pendant la pandémie de COVID-19, la misère de millions de personnes s'étant révélée être la bonne fortune d'une élite profiteuse.

La hiérarchie raciale ancrée dans la vie américaine ne fait qu'exacerber cette mauvaise répartition économique. La richesse médiane des familles blanches est nettement supérieure à celle des familles noires ou hispaniques. L'inégalité est donc une double injustice ; elle est à la fois une question d'iniquité économique et une opportunité bloquée pour ceux qui se trouvent du mauvais côté des divisions raciales et sexuelles.

L'inégalité ne laisse pas non plus sa marque uniquement sur la division des richesses et des revenus. Comme Sanders ne se lasse pas de le souligner, l'argent parle. Le pouvoir gravite autour des centres de richesse, qu'il s'agisse d'individus ou d'entreprises. Bien avant que Donald Trump ne suscite des craintes quant à l'avenir de la démocratie, celle-ci était déjà sous assistance respiratoire ; l'oligarchie engendre la ploutocratie. L'arithmétique sociale du 1 % et du 99 % d'Occupy Wall Street est devenue un lieu commun dans notre vocabulaire quotidien.

Tout cela prouve que l'inégalité est en effet "la grande question morale de notre temps", et donc, naturellement, la préoccupation de la gauche. Mais ce n'est pas tout. Les mouvements en faveur de la justice et de l'égalité raciale et entre les sexes ont clairement montré que l'égalité formelle - c'est-à-dire l'égalité devant la loi, l'égalité des droits qui est censée s'appliquer à chaque individu - reste, comme elle l'a toujours été dans l'histoire américaine, une affaire inachevée, en dépit des amendements constitutionnels, de divers actes législatifs et de décisions de justice.

Il n'est donc pas étonnant que la question des inégalités ait absorbé l'énergie de la gauche. L'économie nourrit ceux qui sont déjà bien nourris. La démocratie est plus honorée dans l'infraction que dans l'observation. D'invisibles distinctions ancrées dans des identités ascriptives sapent des droits censés être universels et inviolables. Et puis il y a la Déclaration d'indépendance. Elle présume que l'égalité est la position par défaut de la société américaine. Comment la gauche pourrait-elle faire autrement que de trouver sa raison d'être dans la lutte contre l'inégalité ?

Pourtant, pendant une grande partie de son histoire, jusqu'au milieu du XXe siècle, c'est la "question du travail", et non celle de l'inégalité, qui a préoccupé la gauche. Ou, pour dire les choses autrement, la gauche a traité la question de l'inégalité comme une question dérivée - c'est-à-dire comme une question embrassée par la question du travail.

Le capitalisme, la question du travail et la gauche

À cette époque révolue, la gauche, dans toute sa diversité - les Chevaliers du travail, les partis ouvriers agricoles, les anarchistes, les Travailleurs industriels du monde, le Parti socialiste, le Parti communiste et des pans entiers du mouvement ouvrier - se définissait comme anticapitaliste. Cela signifie tout d'abord s'attaquer à l'exploitation du travail sur laquelle repose le système. La question du travail ne serait résolue une fois pour toutes que lorsque le capitalisme serait supplanté par un autre mode d'organisation de la vie sociale et économique. La question du travail touchait à des fondements métaphysiques, remettant en cause les valeurs les plus chères de la société bourgeoise, y compris l'individualisme dont elle se targuait. Comment devons-nous concevoir le moi ? George McNeill, l'un des principaux réformateurs du monde du travail à l'époque du Gilded Age, déclarait : "Celui qui vend le travail se vend lui-même"2.

Au cours de l'histoire américaine, la question du travail a été multiple. Il ne s'est jamais agi uniquement d'une question de dollars et de centimes. La question était morale et politique dès le départ ; comment pouvait-il en être autrement ? En effet, pour beaucoup, il s'agissait de savoir comment surmonter l'identité de "simple travailleur" pour sortir de la servitude et devenir un être humain à part entière. La question du travail, dans ce qu'elle a de plus percutant, est celle de la signification de l'être humain et de la liberté.

Même dans une culture si infectée par une aversion pour l'existence des classes, sans parler de la lutte des classes, la question du travail excitait (ou, dans le cas des classes dominantes, terrifiait) l'imagination du public avec des visions d'émancipation. D'une manière ou d'une autre, ces rêveries et ces luttes plus terre à terre s'appuyaient sur ce qui se passait sur le lieu de travail, là où le capitalisme était en gestation. C'est là que les relations de servitude et de domination, d'exploitation et d'accumulation, de dépossession et d'immixtion ont pris naissance et se sont répandues, comme la peste, à travers le corps politique et dans les interstices de la vie quotidienne.

En donnant à la question du travail cette importance singulière, la gauche a tiré deux conclusions : la classe ouvrière serait le principal agent de transformation sociale ; et toutes les autres injustices sociales - oppression raciale, guerre impériale, pauvreté, patriarcat, xénophobie et répression sexuelle - étaient des symptômes du capitalisme. Le capitalisme est la maladie et son abolition est le remède.

L'inégalité des droits et l'inégalité dans la répartition des richesses, en revanche, peuvent être abordées sans remettre en cause les fondements du capitalisme. Après tout, l'égalité civique et politique a été le mot d'ordre de

toutes les révolutions bourgeoises. Le libre marché, selon ses défenseurs idéologiques, assure l'égalité économique, même et surtout entre les salariés et leurs employeurs, chaque partie étant libre de poursuivre son intérêt personnel.

Néanmoins, et bien que l'égalité ne soit pas étrangère à la société bourgeoise, la gauche a été à l'avant-garde des luttes contre l'inégalité. C'est le cas des mouvements pour les droits civiques, le droit de vote, la libération des femmes, la liberté d'expression et le droit du travail. Dans l'abstrait, le capitalisme ne dépend peut-être pas de la discrimination raciale, de la restriction du droit de vote, de la subordination des femmes ou de la suppression des droits élémentaires à la liberté d'expression et de réunion. Mais, encore et toujours, le capitalisme existant s'est servi de ces hiérarchies et inégalités implantées ; elles ont pu faciliter l'exploitation ou contribuer à saper la résistance à celle-ci.

Aux yeux de la gauche, ces inégalités étaient non seulement moralement répugnantes, mais aussi un obstacle à l'unification de la lutte contre le capitalisme. L'extension de l'égalité des droits et des libertés démocratiques élargirait et renforcerait la mobilisation contre le capitalisme. Les luttes contre les inégalités feraient naître des sentiments de solidarité parmi des groupes d'opprimés et d'exploités autrement isolés ; elles deviendraient des écoles de la conscience de classe.

L'inégalité primordiale

Telle était la stratégie de la gauche anticapitaliste traditionnelle. L'inégalité n'était guère négligée. En effet, le capitalisme était fondé sur une forme primordiale d'inégalité entre ceux qui possédaient les moyens de production et ceux qui ne les possédaient pas. Cette relation a créé une inégalité fondamentale : une dépendance, une relation de soumission et de suzeraineté. C'est ainsi que la St. Louis Central Labor Union a salué la campagne d'Henry George à la mairie de New York en 1886 comme un "cri de guerre pour tous les travailleurs asservis de l'Atlantique au Pacifique". Selon les Chevaliers du travail, "la relation employeur-employé" implique "supériorité et infériorité". C'est pourquoi elle était assimilée à l'esclavage - "l'esclavage salarié". Les Knights se concevaient comme une fraternité de toutes les classes laborieuses dans laquelle l'égalité était présumée, mais dont l'objectif ultime allait au-delà.³

Frederick Douglass l'a exprimé de la manière suivante : "L'expérience démontre qu'il peut exister un salaire d'esclavage dont les effets ne sont qu'un peu moins exaspérants et écrasants que ceux de l'esclavage mobilier, et que cet esclavage salarial doit disparaître en même temps que l'autre. Ira Steward, leader du mouvement pour la journée de travail de huit heures après la guerre de Sécession, parlait de l'égalité d'une manière propre à un mouvement prolétarien regardant au-delà de l'horizon de l'égalité bourgeoise. La journée de travail de huit heures serait la première étape de l'augmentation des salaires en vue d'une "répartition plus équitable des fruits de l'industrie", ce qui conduirait à une nouvelle émancipation où "le producteur et le capitaliste ne feraient plus qu'un"⁴.

Il est impossible d'imaginer qu'une grande partie de la gauche contemporaine puisse utiliser cet idiome. Il est tout aussi inconcevable aujourd'hui que la gauche se fasse l'écho de ce que McNeill, l'un des dirigeants des Knights, considérait comme une vérité élémentaire : il existe "un conflit inévitable et irrésistible entre le système salarial du travail et le système républicain de gouvernement".⁵ Et McNeill, qui n'était pas un socialiste, est allé plus loin :

C'est une guerre - une guerre contre les droits divins de l'humanité ; une guerre contre les principes de notre gouvernement. Il n'y a pas de mutualité d'intérêts, pas d'union coopérative entre le travail et le capital. C'est le talon de fer d'un monopole sans âme, qui écrase la virilité des citoyens souverains.... La foule peut être réprimée pendant un certain temps ; mais l'esprit de haine qui se concentre maintenant sur les grands monopoles s'étendra bientôt au gouvernement qui agit en tant que leur protecteur.⁶

La résistance à cette forme particulière d'inégalité - cet "esclavage" - a défini la gauche traditionnelle. Cette

résistance ne se limitait pas aux rangs grandissants du prolétariat et n'était pas nécessairement socialiste dans la façon dont elle envisageait l'avenir.

Les petits exploitants - agriculteurs indépendants, commerçants, artisans, artisans industriels, pêcheurs, métayers, médecins, journalistes - c'est-à-dire tous ceux qui possèdent encore ou s'accrochent aux moyens de subsistance - craignent la perte de leur indépendance. Ils ressentent la précarité de leur position sociale. Organismes prolifiques, ils rejoignent la National Grange de l'Order of Patrons of Husbandry, la Farmers' Alliance, le Populist Party et le mouvement anti-monopole pour stopper les assauts du capitalisme industriel et financier.

La conscience de classe est très variable, si bien que la Grange, par exemple, a été créée pour défendre "l'intérêt de classe des fermiers". Le désir d'égalité ne concernait pas tant la distribution des biens et des revenus que le maintien d'une égalité approximative dans le partage des biens. En Islande, lorsque les gens perdaient leurs terres, on les considérait comme des "hommes vacants". De nombreux hommes vacants hantent l'arrière-pays américain.⁷

Pour les petits producteurs, le travail, la propriété et l'identité sont intimement liés. Le capitalisme représentait une menace existentielle. Il était prédateur. "Des "monopoles monstrueux" écrasaient la vie des classes productrices. Les partisans ont imaginé une communauté coopérative qui préserverait leur indépendance tout en transcendant la compétitivité sauvage du "marché libre". L'objectif est de "substituer la coopération au capitalisme". L'exploitation et l'inégalité disparaîtraient ensemble.⁸

Comme les prolétaires insurgés, ils considéraient eux aussi, de leur point de vue particulier, la question du travail et les relations de production comme primordiales. "L'esclavage et le monopole tomberont ensemble dans une même tombe", prophétisait un porte-parole de la croisade anti-monopole.⁹ L'inégalité dont ils s'inquiétaient était une inégalité de classes, et ces classes étaient définies par leur place dans le système de production.

Les disparités extrêmes en matière de richesse et de revenus, les inégalités frappantes entre ceux qui détiennent le pouvoir politique et ceux qui le craignent, et le dédain culturel dans lequel les classes inférieures sont tenues par leurs supérieurs sociaux ont naturellement soulevé les passions de la gauche. Un éditorial des Chevaliers du travail aurait pu être écrit par Bernie Sanders : "Les sociétés de capitalistes [...] écrasent lentement mais sûrement la virilité et les libertés des pauvres travailleurs, garanties par la Constitution et les lois du pays, en créant d'immenses fortunes qui leur permettent d'acheter les législatures, d'influencer les juges et les communautés à leur guise"¹⁰.

Ces inégalités, cependant, étaient elles-mêmes traitées comme le résultat d'un système de production fondé sur l'exploitation du travail salarié. Les grèves, les manifestations, les campagnes politiques, les audiences du Congrès, les exposés journalistiques, les sermons religieux, les dessins animés et même les romans et les poèmes ont mis l'accent sur le caractère dégradant et déshumanisant de ces relations de production et sur la façon dont elles se moquaient de la liberté et de la possession de soi.

L'égalité et ses limites

L'exploitation et l'inégalité sont des phénomènes apparentés, mais pas identiques. L'égalité formelle, l'égalité des droits civils et politiques dans l'espace public entre les individus, n'a rien à voir (en théorie) avec les relations de pouvoir enracinées dans cette sphère privée séparée de la vie où les patrons commandent et les employés obéissent. Les droits qu'elle défend adhèrent à l'individu, même s'ils ne peuvent être conquis que par l'action collective. Cette égalité est précieuse et a coûté du sang. Il arrive que les possédants et les puissants collaborent avec des mouvements qui cherchent à étendre la portée sociale de l'égalité juridique et qu'ils s'y opposent.

À aucun moment, cependant, la quête d'une égalité formelle n'est suffisamment profonde pour menacer la structure sous-jacente de l'inégalité sur laquelle repose le capitalisme : la question de l'inégalité ne peut être abordée que collectivement, par l'intermédiaire de la classe. Cela peut aller à l'encontre du sens de l'individualisme qui imprègne la lutte pour l'égalité formelle. C'est pourquoi la gauche anticapitaliste peut aider à poursuivre les mouvements en faveur de l'égalité bourgeoise, tout en mettant en lumière leurs limites.

En ce qui concerne l'inégalité économique, qui est le principal objectif de la gauche dirigée par Bernie Sanders, les choses sont différentes. Ici, le capitalisme est dans le collimateur du mouvement. Mais cela n'implique pas encore un retour de la question du travail comme préoccupation centrale de la gauche. L'inégalité économique en particulier est axée sur la manière dont les richesses sont distribuées, tandis que l'exploitation est axée sur la manière dont les richesses sont produites.

La lutte contre l'inégalité économique peut prendre la forme d'une réforme douce ou plus radicale. L'imposition des richesses accumulées - tant par les particuliers que par les entreprises - est une solution ; le contrôle des prix et des loyers en est une autre. Le plafonnement des revenus des dirigeants d'entreprise ou l'élimination des subventions publiques et des exonérations fiscales accordées aux entreprises peuvent faire partie de ce programme égalitaire. La législation sur le salaire minimum ou le renforcement du droit d'adhérer à un syndicat peuvent contribuer à réduire la mauvaise répartition des revenus. Les propositions visant à retirer entièrement du secteur privé, par exemple, les soins de santé ou le logement, sont plus audacieuses. En en faisant des services publics universellement disponibles et non plus soumis aux diktats du marché et de la recherche du profit, on panserait certaines des plaies les plus douloureuses de l'inégalité économique.

Aujourd'hui surtout, les élites sont beaucoup plus susceptibles de s'opposer à ces incursions en faveur de l'égalité économique qu'elles ne le sont aux efforts visant à mettre fin aux pratiques discriminatoires à l'encontre des femmes ou des minorités raciales ; en fait, elles applaudissent souvent à ces dernières réformes, mais pas aux premières. Après tout, même les ajustements les plus modestes du code des impôts ou du droit du travail, sans parler d'une mesure aussi radicale que l'instauration d'un système de santé universel, limitent l'accumulation du capital à un moment où l'économie mondiale bascule d'une crise à l'autre. Et les coûts ne sont pas seulement monétaires. Tous ces réaménagements économiques ou d'autres encore renforcent l'influence politique des travailleurs, ce qui n'est pas souhaitable du point de vue de la structure du pouvoir.

Toutefois, pour être clair (comme Bernie Sanders pourrait le dire), l'égalité économique visant à la redistribution des revenus et des richesses n'est pas une question de vie ou de mort pour le capitalisme. Des réformes de cette nature ont déjà eu lieu, le New Deal étant le cas le plus notable. Ces réformes se sont heurtées à une résistance farouche de la part de certains milieux d'affaires et de leurs soutiens politiques. Cependant, elles ont également établi un nouveau cadre pour la relance de l'accumulation du capital après la Grande Dépression.

Aujourd'hui, la gauche se considère comme poursuivant la lutte contre ces deux formes d'inégalité - civico-politique et économique. L'égalité est devenue "la grande question morale de notre temps". Si la question du travail a un jour occupé ce statut, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Certes, la gauche se réjouit de l'essor du mouvement de syndicalisation. Cependant, la question porte sur les injustices et les inégalités du marché du travail, et non sur la question de savoir s'il devrait y avoir un marché du travail. La classe ouvrière n'est plus le protagoniste de quoi que ce soit. Elle n'est pas le sujet principal de l'histoire. Certains se demandent si elle existe vraiment - ou si elle a existé, elle est maintenant morte.

Comment s'est produite cette évolution, de la question du travail à la question de l'égalité en tant que préoccupation principale de la gauche ? Comment l'inégalité est-elle devenue la principale accusation du capitalisme, supplantant l'accent mis auparavant sur la désolation morale et spirituelle qui accompagne l'exploitation ? Pourquoi l'égalité plutôt que l'émancipation ? Quelles pourraient être les conséquences de ce changement ? La recherche de l'égalité peut-elle servir à mettre en quarantaine la question du travail ? L'égalisation des classes n'est pas l'abolition des classes. Si la gauche n'est pas anticapitaliste, est-elle encore une gauche ?

L'alchimie du New Deal

Lorsque le capitalisme américain est entré dans ce qui semblait être sa crise terminale - la Grande Dépression des années 1930 - la question du travail a déplacé le centre de gravité politique vers la gauche. Des sentiments anticapitalistes sont apparus partout. On pourrait dire qu'il y avait une rage généralisée contre la machine. Les banquiers et les magnats sont ridiculisés : caricaturés par les dessinateurs, mis au pilori et excommuniés par les journalistes, parodiés par les dramaturges, les peintres et les cinéastes. D'en haut, le président Franklin D. Roosevelt a promis de chasser les changeurs de monnaie des temples de la civilisation et de traiter durement les "toriers de l'industrie" et les "royalistes économiques".

L'action de rue n'est pas en reste. Les travailleurs dépossédés s'emparent des mines de charbon fermées et des installations de services publics. Les fermiers expulsés ont récupéré leurs terres. Des marches de chômeurs descendent dans les usines pour réclamer du travail. Les grévistes sont allés jusqu'à s'emparer des biens des entreprises pour en faire leur ultime moyen de négociation. Les partis et mouvements politiques de gauche et de droite - les clubs "Share Our Wealth" de Huey Long et le Union Party du père Charles Coughlin d'une part, les partis ouvriers-agriculteurs d'autre part - s'attaquent à la débâcle créée par le capitalisme. Les partis de la gauche socialiste, en particulier le parti communiste, gagnent en nombre et en influence.

Le capitalisme est confronté à une crise de légitimité. La question du travail, dans sa forme la plus incendiaire, a atteint son point d'ébullition. Elle n'a cependant pas débordé.

Les raisons pour lesquelles cela ne s'est pas produit dépassent le cadre de cet essai. Ce qui s'est passé est directement lié à la manière dont la gauche a fini par centrer son attention sur la question de l'égalité et perdre de vue la question du travail, ainsi que ses réverbérations anticapitalistes.

Le capitalisme de consommation de masse était la nouvelle forme d'économie politique qui a permis au New Deal de fonctionner. Les économistes, les dirigeants syndicaux, les travailleurs sociaux, les ingénieurs industriels, les idéologues progressistes et d'autres avaient déjà eu des prémonitions d'une telle réorganisation. On peut dire que le libéralisme moderne a été, dès le départ, une recherche permanente de solutions à la question du travail qui permettraient d'éviter l'Armageddon et de préserver les fondements de la société bourgeoise. Walter Weyl, fondateur de la Nouvelle République dans les années précédant la Première Guerre mondiale, cherchant à contourner le conflit de classes qui éclatait dans tout le pays, a suggéré : "En Amérique aujourd'hui, la force économique unificatrice, autour de laquelle se forme une majorité hostile à la ploutocratie, est l'intérêt commun du citoyen en tant que consommateur de richesses". Ce nouvel acteur historique, le consommateur, a prophétisé Weyl, "détérré de sa tombe, réapparaît dans l'arène politique sous les traits de "l'homme du commun", du "peuple ordinaire", du "porteur de bretelles", de "l'homme de la rue", du "contribuable", du "consommateur final". Les hommes qui votaient en tant que producteurs votent désormais en tant que consommateurs". Une juste répartition, une nouvelle égalité, dompterait le pouvoir des oligarchies. Un monde nouveau semblait se profiler, un monde sans ploutocrates ni prolétaires - c'est du moins ce qu'espéraient les progressistes au tournant du siècle.¹¹

Ce simple espoir s'est concrétisé au cours de la Grande Dépression. Elle a fourni l'occasion, et le New Deal l'infrastructure institutionnelle - agences de régulation, dépenses déficitaires, innovations budgétaires, réforme fiscale, nouveau droit du travail, travaux publics (barrages, services publics, aéroports, tunnels, ponts), projets de réinstallation et de réaménagement des terres, électrification, planification économique et rudiments d'un appareil de protection sociale - qui a transformé les théories antérieures ainsi que les expériences locales et étatiques en une réalité nationale.

Rien de tout cela ne serait arrivé sans la pression exercée par la gauche anticapitaliste. Mais la victoire a eu raison de la gauche anticapitaliste. Les questions relatives à la répartition du surplus économique, à la garantie d'une

Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

répartition plus équitable qu'auparavant et à la lutte contre l'insécurité inhérente aux cycles de production capitaliste ont commencé à prendre le pas sur la manière dont ce surplus était produit. L'atelier reste le théâtre de combats intenses. Mais l'égalité dans la distribution de ce qui y est conçu est devenue l'essentiel.

Le capitalisme lui-même survivrait et prospérerait tant que les droits du travail seraient respectés, que la répartition du surplus social serait plus équitable et que la sécurité serait garantie. Ceux qui pensaient que la réforme était la voie royale vers la révolution devaient réfléchir à nouveau ou conclure que la révolution avait eu lieu : L'Amérique est sur la voie de la société sans classes - la société de la classe moyenne universelle.

Le capitalisme de consommation de masse allait faire disparaître les inégalités flagrantes de l'âge d'or, qui avaient fortement aggravé la question du travail. Le bon sens moral exigeait à lui seul que l'on réduise le pouvoir et la richesse des puissants. Mais plus encore, l'élévation du niveau de vie général était une nécessité stratégique, la rampe de sortie d'une économie sans issue. Promesse longtemps non tenue, l'abondance (ce que les économistes pourraient appeler la "demande effective") - ou du moins une tentative d'atténuer les disparités de revenus et de richesses qui caractérisaient la société américaine depuis la guerre de Sécession - était le postulat de base de la nouvelle économie politique. Il a servi de fondement à de nombreuses réformes du New Deal, notamment la loi Wagner qui protégeait les droits des travailleurs à s'organiser et à participer à des négociations collectives.

Pour que la roue tourne à nouveau, tout le monde doit consommer. La théorie économique keynésienne, qui trouve de plus en plus sa place dans la pensée et les prescriptions politiques de la gauche libérale, repose sur ce principe.

L'économie du bien-être, en particulier, a codifié un nouvel égalitarisme. La redistribution peut être défendue comme une forme de justice. Juste ou non, elle était utilitaire, comme dans "une livre dans la poche d'un pauvre ... crée une plus grande utilité que cette livre dans la poche d'un riche".¹² En effet, dans le pays de la liberté, une chose était obligatoire. Le Journal of Retailing l'a exprimé sans détour en 1955 : "Notre économie extrêmement productive exige que nous fassions de la consommation notre mode de vie, que nous transformions l'achat et l'utilisation de biens en rituels, que nous recherchions notre satisfaction spirituelle, la satisfaction de notre ego, dans la consommation..... Nous avons besoin que les choses soient consommées, brûlées ou détruites. Nous avons besoin de choses consommées, brûlées, usées, remplacées et jetées à un rythme de plus en plus rapide". Le Journal n'avait pas à s'inquiéter. La société américaine s'est engagée dans cette voie avec acharnement.¹³

Plus précisément, cet impératif s'accompagnait d'un égalitarisme culturel et même politique, qui s'est avéré à la fois salubre et néfaste. Au cours des premières décennies, l'ordre du New Deal s'est accompagné d'un respect pour les classes laborieuses - pour leurs droits, leurs modes de vie, leurs héritages et leurs contributions au bien-être et à l'énergie créatrice de la société. La richesse peut devenir un cataplasme social et politique, comme l'a noté Weyl : "Là où la richesse croît à un rythme rapide, la multitude peut être nourrie sans pénétrer dans le grenier du riche"¹⁴.

Du côté obscur, cependant, elle a nourri le type de distinctions injustes observées pour la première fois par Alexis de Tocqueville, qui a remarqué que l'Amérique cultivait une course à l'égalité du type de celle à laquelle Barack Obama a fait allusion près de deux siècles plus tard : à savoir une "course vers le sommet", c'est-à-dire une chance égale de devenir inégalitaire. La croissance économique, sous ce régime, pouvait donc fonctionner à la fois comme une solution à l'inégalité et comme son irritant. L'attrait de la croissance économique était latent dans une politique d'élévation et dans une politique de ressentiment.

Quelle que soit la forme d'égalité prédominante, l'égalité économique elle-même est devenue le mot d'ordre du New Deal. Elle a été absorbée dans les pores des institutions organisées de la classe ouvrière et, de plus en plus, par la gauche. Cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. Le mouvement ouvrier insurrectionnel des années de la Grande Dépression a fait des incursions audacieuses sur un terrain sacré - audacieuses dans la mesure où elles remettaient en question les relations de pouvoir fondamentales qui définissent le capitalisme. On parlait de codétermination au

niveau de la direction, et il y avait bien plus que de simples discussions sur qui devait contrôler ce qui se passait au niveau de l'atelier.

Cependant, ces questions ont disparu assez rapidement après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les tensions sur les mécanismes quotidiens d'extraction de la plus-value se sont poursuivies, comme cela a toujours été le cas. Mais elles ne figuraient plus parmi les priorités du mouvement syndical en tant qu'institution. De même, ce que l'on a appelé le "syndicalisme social" des débuts du Congrès des organisations industrielles (CIO) - un engagement conscient et actif et un sens de la camaraderie dépassant les frontières formelles du syndicat pour embrasser la cause des travailleurs de manière plus universelle - s'est estompé. Les syndicats les plus puissants ont négocié pour consolider leurs propres États-providence privés. Le reste de la classe ouvrière - les femmes, les Afro-Américains en particulier et les travailleurs non syndiqués en général - a été laissé à lui-même.

L'abondance est un puissant moyen de persuasion. Les réalisations de l'ordre du New Deal étaient impressionnantes. Elles étaient matérielles, certes, mais aussi culturelles et politiques. Le mérite en revient en grande partie à la gauche. Dans de telles circonstances, il aurait pu sembler peu généreux, ou trop acariâtre, ou même trop dangereux pour la gauche de souligner une autre facette - la facette sous-jacente - de la nouvelle prospérité. À une époque antérieure, lorsque la gauche était focalisée sur la question du travail, elle aurait sans doute observé, comme Karl Marx, "un système d'esclavage, et même un esclavage qui devient plus sévère à mesure que les forces productives sociales du travail se développent, que le travailleur soit mieux ou moins bien payé".¹⁵ Cette vision des choses a disparu de la perspective de la gauche. Elle a été en partie poussée dans la clandestinité par le climat intensément hostile de la guerre froide, qui a purgé le mouvement ouvrier organisé de sa cohorte radicale et a nettoyé le langage politique du pays de la grammaire de la résistance (l'effondrement de l'Union soviétique en 1989 a tué la dynamique marxiste du conflit de classes, qui était à peine respirable de toute façon).

Lorsque l'ordre du New Deal s'est installé après la Seconde Guerre mondiale, le CIO et les organisations satellites de la politique progressiste qui gravitaient autour du mouvement ouvrier ont accepté une perspective raccourcie. On pourrait la qualifier de "gomperisme" plus l'État. Pour les intellectuels de gauche, et bientôt pour une génération montante de nouveaux gauchistes, ce fut une profonde déception. Les répercussions allaient profondément infléchir la lutte pour l'égalité, en particulier le mouvement pour l'égalité raciale. C'est aussi le début d'un éloignement de la classe ouvrière de la gauche qui se poursuit, sous une forme modifiée, aujourd'hui.

Embourgeoisement

Samuel Gompers, lui-même socialiste, avait depuis longtemps abandonné cette croisade lorsque, pour réfuter la tendance socialiste encore puissante au sein de l'American Federation of Labor (AFL), il proclama que "le moyen de sortir du système salarial est d'augmenter les salaires". Pour étoffer cet aperçu osseux, le président de l'AFL a expliqué que ce que le mouvement ouvrier recherchait, c'était davantage de bonnes choses que le nouveau système de capitalisme industriel avait à offrir - des choses matérielles, bien sûr, mais aussi "plus de maisons d'école et moins de prisons ; plus de livres et moins d'arsenaux ; plus d'apprentissage et moins de vice ; plus de loisirs et moins d'avidité ; plus de justice et moins de vengeance ; en fait, davantage d'occasions de cultiver nos meilleures natures". C'est éloquent. En tant qu'appel à atteindre un niveau d'égalité économique et sociale, et à y parvenir par le biais des mécanismes de négociation collective, il aurait pu exprimer la perspective du mouvement ouvrier issu du New Deal. Il manquait un élément essentiel. Gompers n'aimait pas la politique et, d'une manière générale, voulait maintenir l'État à distance du mouvement ouvrier. L'État du New Deal et le CIO (et plus tard l'ensemble du mouvement ouvrier) étaient, au contraire, enfermés dans une étreinte dont ils dépendaient tous les deux.¹⁶

Le "gomperisme" et l'État étaient le passage vers le pays du "plus". Mais "plus" impliquait de renoncer aux anciennes croyances sur la nature transcendante de la question du travail. La capitulation, la réconciliation ou la révélation

encore plus dure que la promesse socialiste s'était avérée être un mensonge, et un mensonge toxique, ont largement circulé parmi les intellectuels libéraux et de gauche au cours des années 1950 et 1960. L'étude de l'embourgeoisement de la classe ouvrière est devenue une industrie artisanale parmi les universitaires. Les penseurs publics s'en mêlent également, sondant les profondeurs métaphysiques. Quelque chose était mort ; le cadavre devait être nettoyé.

Pour être juste, les préoccupations relatives à l'embourgeoisement ne datent pas d'hier. Friedrich Engels était connu pour se plaindre de la classe ouvrière britannique vivant du butin du colonialisme. Dès le début du siècle, Werner Sombart voyait les espoirs d'un socialisme américain sombrer sur des "bancs de rosbifs et de tartes aux pommes". Vladimir Lénine et d'autres ont identifié une "aristocratie ouvrière", des traîtres à la cause. George Bernard Shaw, de tous les suspects improbables, a décrit le syndicalisme comme "le capitalisme du prolétariat". Les historiens ont fait remonter les origines de cette quête du statut de classe moyenne, l'infiltration des valeurs de la classe moyenne dans les enceintes de la classe ouvrière, à la fin du dix-neuvième siècle.¹⁷

Pendant l'"âge d'or" du capitalisme d'après-guerre, cependant, réfléchir à l'embourgeoisement de la classe ouvrière a suscité chez certains un sentiment de soulagement et même d'autosatisfaction ; pour d'autres, cependant, cela a apporté une morosité non dissimulée, et pour les bien-pensants, l'embourgeoisement a exprimé la sagesse du recul. Ce dernier point correspond à une forme de ce que l'on a appelé le "réalisme capitaliste". Il s'agissait d'une réconciliation avec le capitalisme en tant qu'horizon lointain du possible, qui s'accompagnait de légères notes de regret. Le bon sens éliminait les idées fantaisistes de transformation sociale. L'ironie et l'ambiguïté font taire les vieilles passions.¹⁸

Ferdinand Zweig dépeint ainsi l'homme de la classe ouvrière : "La lutte des classes l'intéresse de moins en moins. L'idée de la classe ouvrière en tant que classe opprimée ou exploitée, ou l'idée romantique de la classe ouvrière en tant que protagoniste de la lutte pour le progrès et la justice sociale, s'efface de son esprit".¹⁹ Cette vision impressionniste de la classe ouvrière de l'après-guerre était largement partagée par les classes intellectuelles et fournissait la sous-structure de preuves pour des conclusions plus prometteuses.

Des intellectuels et des universitaires comme Seymour Martin Lipset, Reinhold Niebuhr, Nathan Glazer, Daniel Bell et d'autres ont adopté un point de vue similaire à celui de Zweig. Lipset, par exemple, a conclu que "les problèmes politiques fondamentaux de la révolution industrielle" ne donnaient plus lieu à de grandes querelles idéologiques. La lutte des classes en Amérique, pour autant qu'elle existe encore, s'est déroulée, selon Lipset, "sans idéologies, sans drapeaux rouges, sans défilés du 1er mai". Niebuhr s'est réjoui de constater que les négociations collectives avaient immunisé la "civilisation occidentale contre le virus communiste". Dans *The End of Ideology* (La fin de l'idéologie), un livre qui a suscité l'intérêt général et a particulièrement enflammé la nouvelle gauche qui venait d'entrer en scène, Bell a fait l'éloge des "vieilles passions épuisées" et du "vieux radicalisme politico-économique [...] qui a perdu son sens"²⁰.

Le libéralisme, parfois encouragé par la guerre froide, a trouvé ces idées tranchantes ; elles laissaient entrevoir une sorte de "fin de l'histoire" avant la lettre. Raymond Aron annonce que l'histoire a "réfuté les espoirs exagérés placés dans la Révolution". Judith Shklar a observé que le socialisme "n'a pas été capable de retrouver l'esprit perdu de l'idéalisme utopique et n'est ni radical ni porteur d'espoir aujourd'hui".²¹

Les penseurs de gauche, sans partager la schadenfreude qui se cachait parfois sous les déclarations dépassionnées de leurs homologues libéraux, étaient pour l'essentiel d'accord avec eux. La fin était proche ou déjà arrivée en ce qui concerne la question du travail en tant que force motrice de l'histoire. La version la plus connue de ce jugement est celle de C. Wright Mills dans sa "Lettre à la nouvelle gauche", publiée dans la *New Left Review* en 1960. Mills n'a pas, comme les savants libéraux de l'époque, renoncé au socialisme ou cherché à interrompre l'imagination utopique. La question, pour Mills, était plutôt de savoir qui pourrait être l'agence qui porterait le fardeau de la

révolution socialiste dans le futur. Il conclut que, dans le cas de la classe ouvrière, "l'agence historique (dans les pays capitalistes avancés) s'est effondrée ou est devenue très ambiguë". Il s'étonne que certains membres de la nouvelle gauche s'accrochent encore à cet espoir, malgré le fait que, selon lui du moins, "une telle métaphysique du travail ... est un héritage du marxisme victorien qui est aujourd'hui tout à fait irréaliste". Pour Mills, il s'agissait d'un espoir déçu, car la classe ouvrière avait perdu son statut historique de "levier nécessaire".²²

D'autres commentateurs de gauche ont expliqué ce qui s'était passé. Ils ont souvent pointé du doigt la culture de la consommation engendrée par le New Deal. Alasdair MacIntyre a fait remarquer que "le bâton du travail et la carotte de la télévision montrent comment le soi-disant capitalisme de consommation dispose de techniques supplémentaires pour limiter et maintenir le travailleur au sol".²³ MacIntyre a poursuivi en disant que "les institutions du mouvement ouvrier deviennent en partie des institutions de la société bourgeoise et font partie de la vie privée plutôt que de la vie publique"²⁴.

Dwight Macdonald a longtemps critiqué les effets démoralisants de la culture populaire produite en masse. Il en va de même pour des marxistes européens comme Theodor Adorno et leurs collègues réfugiés aux États-Unis. Herbert Marcuse soutenait que le prolétariat n'était plus révolutionnaire parce que la société industrielle avait réussi à satisfaire ses besoins et à manipuler ses attentes : "Les gens se reconnaissent dans leurs marchandises ; ils trouvent leur âme dans leur automobile, leur chaîne hi-fi, leur maison à deux étages, leur équipement de cuisine". En Grande-Bretagne, Richard Hoggart s'est concentré sur les instruments de communication de masse en tant que lieux où les axiomes d'une société sans classes étaient promulgués et largement diffusés.²⁵

Au cours des années d'après-guerre en Grande-Bretagne, Stuart Hall avait mis en évidence les aspects les plus sombres de la nouvelle économie et culture de consommation de masse, notant que ses ambitions égalitaires incitaient également à "l'envie sociale - un désir de devenir 'classe moyenne' dans son style de vie".²⁶ Une culture qui encourageait, voire exigeait, un effort perpétuel, était hostile à tout sentiment collectif de progrès. Au contraire, elle a favorisé une forme moderne de démocratie de propriété dans laquelle l'égalité lubrifie les mécanismes d'un individualisme omniprésent.

Hall s'est efforcé de définir les limites étroites dans lesquelles cette expérience de conversion de classe s'est produite. Il a néanmoins noté que cette expérience avait eu pour effet de rendre la classe ouvrière plus réceptive aux discours des entreprises sur l'augmentation de la productivité afin de maintenir l'entreprise à flot. En un mot, il conclut que la consommation de masse "est devenue la relation la plus importante entre la classe ouvrière et la classe dirigeante"²⁷.

La confirmation de ce point de vue est venue de la bouche même du cheval. George Meany, président du mouvement syndical nouvellement fusionné et politiquement purgé, l'AFL-CIO, a déclaré sans ambages : "Nous ne cherchons pas à refondre la société américaine dans une image doctrinaire ou idéologique particulière. Des remarques de ce type ont été considérées comme une répudiation explicite de toute intention missionnaire de la part des dirigeants du mouvement ouvrier, ce qui était effectivement le cas. Mais elles ont également servi de preuve dans les cercles de gauche, en même temps qu'un triste palmarès de malversations, pour une vision sociologique de la bureaucratie syndicale en tant que "gestionnaires du mécontentement", courtiers du pouvoir ouvrier - c'est-à-dire en tant qu'acteurs essentiels de la stabilisation de l'ordre du New Deal. La question traditionnelle du travail est née de la dynamique du pouvoir dans les ateliers. La bureaucratie syndicale de l'après-guerre a contribué à éloigner les choses de ce terrain incendiaire, en canalisant le mécontentement vers des demandes d'augmentation de salaire, tout en collaborant avec la direction pour accroître la productivité, ou ce que l'on pourrait appeler plus impoliment le taux d'exploitation.

Du point de vue de l'égalité de la distribution, c'était un plus ; c'est pourquoi les spécialistes ont caractérisé cet "âge d'or" comme celui d'une compression sans précédent des revenus, d'une réduction de l'écart entre les revenus et les

richesses. Du point de vue de la question du travail et des espoirs anticapitalistes investis par la gauche, le tableau était décourageant. Pendant des décennies, comme l'a souligné Slavoj Žižek, l'incapacité du prolétariat à accomplir sa mission historique a été "le grand problème déterminant du marxisme occidental".²⁹

Au niveau du terrain, cependant, au milieu de toutes ces lamentations et de ces jugements définitifs, l'embourgeoisement s'est avéré beaucoup moins évident qu'on ne le pensait. Encore et encore, des études sociologiques, des ethnographies et d'autres recherches savantes ont montré que les preuves de l'absence de classe, de la fusion de la classe ouvrière avec la classe moyenne, étaient au mieux minces. Les enquêtes, notamment en Grande-Bretagne et aux États-Unis, ont montré que les identités influencées par la classe sociale restaient en place, même si les niveaux d'éducation et les styles de consommation se rapprochaient. Il n'en va pas de même pour les valeurs. La sensibilité des membres de la classe ouvrière au fait que leurs familles et leurs communautés étaient nettement différentes de leurs supérieurs sociaux et méprisées par ces derniers ne s'est pas non plus estompée. En outre, le "prolétariat bourgeois", si tant est qu'il ait existé, menait une vie soutenue par un lourd endettement (une condition toujours en vigueur aujourd'hui, alors que 29 % des emprunteurs sur salaire gagnent moins de 25 000 dollars et que 52 % gagnent entre 25 000 et 50 000 dollars). Le crédit est une discipline intrinsèque à la vie de la classe ouvrière. Comme l'a fait remarquer Vivek Chibber, citant Marx, ce qui apparaît parfois comme de la passivité ou même du contentement est plutôt le résultat de la "contrainte ennuyeuse des relations économiques" endémique au capitalisme - une zone crépusculaire à mi-chemin entre la rébellion et le souci prudent de ce qui a été gagné.³⁰

C'est ce qu'ont importé des livres comme *The Hidden Injuries of Class* de Richard Sennett et Jonathan Cobb, des études de John Leggett, des histoires de Harvey Swados ("*The Myth of the Happy Worker*" en particulier), et une foule d'articles savants moins connus destinés à tester la thèse de l'embourgeoisement. Ils ont conclu que la classe sociale avait toujours son importance. La vie professionnelle reste dégradante pour beaucoup, l'humeur est à la résignation. Mais ils ont également constaté que l'expérience au travail avait perdu de son importance ; ce qui se passait sur le marché comptait davantage. La politique du "plus" n'a pas tant dissous les frontières des classes que recentré l'attention sur la classe qui ne recevait pas sa juste part.³¹

Le privilège de la peau blanche et la politique d'égalité raciale

Qu'elles soient vraies, fausses ou à moitié vraies, les théories et les études cliniques sur l'embourgeoisement signalent un éloignement de la gauche de la classe ouvrière. Cet éloignement allait devenir de plus en plus prononcé au fil du temps. Pas toute la gauche, bien sûr - les partis et les sectes communistes et socialistes restants ont maintenu vivante une vieille foi. Des éléments de la nouvelle gauche ont cherché des moyens d'introduire leur anticapitalisme sur le lieu de travail. En effet, dans la mesure où l'anticapitalisme a été pendant un certain temps une prémisses opérationnelle de la pensée de la Nouvelle Gauche, il prétendait expliquer l'embourgeoisement comme un habile stratagème d'entreprise. Et dans la mesure où la Nouvelle Gauche a investi la majeure partie de son énergie dans le mouvement anti-guerre, un courant d'anti-impérialisme a gardé le capitalisme dans sa ligne de mire.

Néanmoins, le sentiment que la classe ouvrière s'est vendue, pour ainsi dire, est devenu un courant omniprésent dans la contre-culture et dans de larges segments de la Nouvelle Gauche qui habitaient le même espace culturel. Puisque la classe ouvrière peut désormais être perçue comme s'étant dissoute dans la classe moyenne, son sort n'est pas différent. L'animosité ressentie pour toutes les conventions dominantes du statu quo - le mariage, la monogamie, le patriarcat, l'inhibition sexuelle, le conformisme mortifère dans tous les domaines, de l'habillement à la musique en passant par les opinions politiques, l'hypocrisie omniprésente, le consumérisme obsessionnel, le patriotisme aveugle, les routines de travail de neuf à cinq, l'ascension sociale, toute la gestalt suburbaine - s'est concentrée sur le col bleu travaillant à la chaîne tout comme sur le col blanc en costume de flanelle grise.

Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

Les États-Unis, et non l'Union soviétique, sont devenus une société sans classe, et l'image n'est pas édifiante. Cette condamnation globale par le mépris culturel n'a cependant pas été fatale. Ce qui s'est avéré l'être est né de la lutte héroïque pour l'égalité raciale, une ironie douloureuse à contempler.

Vous pourriez être complaisants. Vous avez peut-être abandonné votre mission historique, à supposer que vous sachiez que vous en aviez une. Vous auriez pu disparaître dans le puits sans fond de votre vie privée. Tout cela est consternant. Mais ce qui était impardonnable, c'était votre "privilège de peau blanche". C'est devenu (et pour beaucoup, c'est toujours) la principale accusation d'une classe ouvrière - la partie blanche, c'est-à-dire - dont l'embourgeoisement est devenu un poison grâce à son racisme profond.

Sans le mouvement contre l'apartheid américain, la Nouvelle Gauche est inconcevable. La ségrégation était la preuve la plus odieuse de l'hypocrisie libérale d'après-guerre dans notre pays. Nombre de ceux qui allaient devenir des dirigeants et des militants de la nouvelle gauche (les Étudiants pour une société démocratique en particulier) sont devenus politiquement adultes en participant aux manifestations pour les droits civiques, non seulement dans le Sud, mais aussi dans tout le pays. Les campus universitaires, où la Nouvelle Gauche est née et s'est nourrie, sont devenus des sites de recrutement pour le mouvement de libération. Un répertoire tactique d'actions directes non violentes a été importé des lignes de front du Mississippi et de l'Alabama vers les climats plus calmes de l'Ivy League. Surtout, la privation des droits civiques et politiques de tout un peuple a convaincu de nombreux nouveaux gauchistes en herbe que quelque chose ne tournait pas rond dans la société américaine. Mais ce système était-il le capitalisme ?

Si la nouvelle gauche était nouvelle, le mouvement des droits civiques était ancien. Au fil des ans, il a pris de nombreuses formes. Dans la période qui a précédé les explosions des années 1960, le mouvement des droits civiques et le mouvement ouvrier étaient étroitement liés. C'était clairement le cas à l'époque glorieuse du CIO, pendant la dépression et dans l'immédiat après-guerre. La question de l'égalité formelle et légale et la question du travail étaient considérées comme inséparables. Les désirs d'émancipation qui ont enflammé ce mouvement ouvrier insurrectionnel ont également ébranlé l'ancien régime qui avait régi les relations raciales pendant des générations. Les travailleurs noirs quittent massivement le Sud pour rejoindre le cœur de l'industrie. Il s'agissait encore d'organisations de combat, de créations sociales fluides où les anciennes identités, y compris celles fondées sur la race, pouvaient se liquéfier - non pas disparaître, mais se mêler aux courants plus larges de la subordination sociale et de la rébellion.

Pas entièrement, bien sûr. Les syndicats ségrégués subsistent. Les obstacles à l'adhésion demeurent. Les dirigeants restent caucasiens. Même les syndicats les plus audacieux étaient entachés de privilèges raciaux. La hiérarchie des salaires, les possibilités de promotion, les degrés de sécurité - tout cela restait entaché d'accommodements et d'inégalités à connotation raciale.

Néanmoins, il est difficile d'exagérer la transformation de la vie de la classe ouvrière afro-américaine par la démocratie économique prônée par le CIO. Dans le Sud, le nouveau mouvement ouvrier était la "lampe de la démocratie", un phare de la conscience des droits de classe. La justice sociale, la démocratie économique et les droits collectifs (distincts des droits de l'individu, mais pas nécessairement en contradiction avec eux) constituaient une nouvelle façon de réagir aux injustices et aux iniquités de la vie moderne. Cela a été vrai pour des millions de personnes, parmi lesquelles les paysans et les dépossédés qui fuyaient le goulag américain. Pendant un certain temps, la lutte pour les droits civiques a été menée dans ce cadre. Les droits civiques devaient être à la fois des droits économiques, des droits collectifs et des droits appartenant à la classe ouvrière dans son ensemble, faute de quoi ils échoueraient dans leur quête de liberté.

Cet héritage est resté vivant lorsque le mouvement a atteint son apogée, d'où la marche sur Washington pour "l'emploi et la liberté". Le parrain de la marche, A. Philip Randolph, leader du mouvement ouvrier et des droits

civiques, a d'abord pensé à l'appeler "Marche de l'émancipation pour l'emploi", faisant écho à l'opinion de Frederick Douglass selon laquelle le jour de l'émancipation survivrait au 4 juillet en tant que fête la plus sacrée du pays parce qu'il commémorait une réalisation plus fondamentale de la liberté ; après tout, comme l'a dit Douglass, "qu'est-ce que le 4 juillet pour l'esclave" si ce n'est "un voile mince pour couvrir des crimes qui déshonoreront une nation" ? John Lewis, du Student Nonviolent Coordinating Committee, dans son discours lourdement censuré sur le Washington Mall, a tout de même réussi à évoquer les "centaines de milliers" qui n'étaient pas là ce jour-là et qui "recevaient des salaires de misère, ou pas de salaire du tout". Ce qu'il faut, a déclaré Lewis, c'est une "révolution sociale sérieuse"³².

Lewis n'était pas seul. Des sections du mouvement ouvrier ont été les principaux organisateurs et sponsors de la marche, notamment Bayard Rustin, un leader des droits civiques et du mouvement ouvrier qui était également socialiste. D'autres, des dirigeants issus des rangs du mouvement des droits civiques ou non (Malcolm X en particulier), ont exprimé leur mécontentement face à la dérive du célèbre discours de Martin Luther King Jr, qui invoquait les sophismes et les banalités creuses de la Déclaration d'indépendance, en mettant l'accent sur le "rêve" et sur l'égalité formelle des droits en tant que salut. Le droit de vivre, de manger, d'aller à l'école, de travailler et de jouer là où l'on veut est précieux ; le droit de vote l'est tout autant. Mais les métayers appauvris et exploités savaient, et les pauvres des villes ghettosées savaient, comme d'ailleurs King (avant et pendant la marche et avec une véhémence croissante dans les dernières années de sa vie), que l'émancipation dépendait d'une révision plus profonde des structures du pouvoir et de la richesse.³³

Autrefois axiématique au sein de la gauche, cette conviction s'est affaiblie au profit d'une autre, plus compatible avec le libéralisme en général et moins menaçante pour les pouvoirs en place. Le problème n'était pas le capitalisme. C'est quelque chose de plus primordial : en un mot, le "racisme blanc". Cette révélation a été officialisée dans le rapport de la Commission Kerner sur les causes des révoltes des ghettos au milieu des années 60. Elle est rapidement devenue un évangile culturel.

Cela a conduit à un certain élargissement du filet de sécurité sociale et à la guerre contre la pauvreté, qui, malgré tous ses avantages, n'a jamais rêvé de s'attaquer au capitalisme, bien au contraire. Cela a également ouvert des secteurs d'influence politique autrefois exclusivement blancs à un nouveau milieu d'agents de pouvoir afro-américains. Dans une certaine mesure, en tant que politiciens et bureaucrates des services sociaux, ils ont supplanté les "gestionnaires du mécontentement" traditionnels de la communauté noire : prédicateurs, enseignants et autres "professionnels". Parallèlement, le militantisme et l'attitude parfois martiale des partisans du Black Power étaient radicaux en apparence, mais pas sur le plan systémique, à moins que le "système" attaqué ne soit le "racisme blanc". L'égalité, dans le cas de la nouvelle classe moyenne noire, était en même temps une voie vers l'équité - des actionnaires, pas des expropriateurs.

Enfin, et surtout, la conviction qu'un racisme universel inné, à la fois institutionnalisé et particulièrement répandu dans les esprits malades du hoi polloi, a transporté une cargaison de culpabilité sur les campus de la Nouvelle Gauche. Les sentiments de culpabilité étaient une réaction émotionnelle assez naturelle pour un groupe jeune, blanc, composé en grande majorité de membres des classes moyennes et supérieures, profondément déçus de leur éducation privilégiée. En d'autres termes, la composition sociale de la gauche qui se reconstituait alors était nettement différente du type de personnes qui habitaient autrefois les cercles de gauche. Ce changement radical dans la composition de la gauche aura des répercussions à long terme.

Il est vrai que, qu'il s'agisse de la gauche traditionnelle ou de la nouvelle gauche, il y a toujours eu une poignée d'intellectuels en fuite issus de familles de la classe supérieure. Mais pour le reste, les rangs de la gauche avaient, par le passé, été constitués par les classes laborieuses : ruraux dépossédés, immigrés, artisans déqualifiés, petits bourgeois en voie de disparition, anciens esclaves. Ici, la culpabilité est rare ; la colère face aux relations d'exploitation de la production est plus fréquente.

La colère et le sentiment d'indignation ne manquaient guère au répertoire émotionnel de la nouvelle gauche. Les horreurs de la guerre du Viêt Nam et la brutalité et la déshumanisation quotidiennes dont Jim Crow était tributaire constituaient des réquisitoires cinglants contre l'ordre libéral et suscitaient l'ire de la Nouvelle Gauche. Le fait que les dirigeants du mouvement ouvrier s'acoquent avec les grandes entreprises américaines et se rendent complices de la guerre froide a suscité des dénonciations de la part de la Nouvelle Gauche. Mike Davis a accusé le mouvement ouvrier d'avoir "abandonné la majorité de la classe ouvrière américaine".³⁴ La guerre du Vietnam a d'ailleurs dirigé cette indignation contre l'impérialisme américain en général. Ainsi, l'anticapitalisme a coexisté pendant un certain temps avec un accent plus anodin sur l'égalité des droits et la question raciale. Ainsi, par exemple, bien que la Nouvelle Gauche soit devenue de plus en plus désenchantée par la classe ouvrière - la classe ouvrière blanche - elle a imaginé des alliances anticapitalistes avec les pauvres noirs, et non seulement avec les pauvres du pays, mais aussi avec les races colorées du monde colonial rebelle. Et bien qu'il soit tout à fait possible d'être anti-impérialiste et pro-capitaliste - les luttes de décolonisation de l'après-guerre l'ont prouvé à maintes reprises - ce n'était pas le cas de la Nouvelle Gauche.

Pendant un certain temps, l'anticapitalisme et un libéralisme racial plus conventionnel et, plus tard, un libéralisme de genre ont coexisté. Et pourquoi pas ? Après tout, le capitalisme, à travers sa loi de la valeur, suppose l'égalité - l'égalité des individus - comme une abstraction, certes. Dans son fonctionnement réel, cependant, il est contraint de créer des hiérarchies : certaines raciales, d'autres non, certaines nouvelles, d'autres empruntées et transplantées à partir d'espèces de subordination plus anciennes. La hiérarchie est dans sa nature ; l'égalité peut être nécessaire un jour et sacrificable le lendemain. Il peut y avoir ce que China Miéville appelle une "membrane perméable" entre la contestation de certains aspects du système et la remise en question du système dans son ensemble. Mais il est également vrai, comme l'a souligné Nelson Lichtenstein, qu'une concentration sur les droits individuels peut être utilisée (et l'a été) par des institutions puissantes, y compris la Cour suprême, pour saper ou annuler les droits collectifs gagnés au cours d'âpres batailles par le mouvement ouvrier.³⁵

Ce qui a fait pencher la balance plus résolument vers la lutte pour l'égalité raciale, vers une idéologie des "droits" et loin de la question du travail, c'est un mélange de culpabilité de la classe moyenne blanche à l'égard de ses privilèges hérités, une juste fureur à l'égard de l'hypocrisie libérale face à cette insulte persistante à ses propres croyances officielles, et une animosité à l'égard de ceux, en particulier les Blancs de la classe ouvrière, dont l'embourgeoisement semblait embrasser et défendre le statut prétendument privilégié que leur conférait leur couleur de peau. Le remplacement d'une ancienne tradition politique anticapitaliste noire par une conscience des "droits" conforme, bien que plus militante, au consensus libéral émergeant sur l'omniprésence et la nature primitive du racisme blanc a contribué à ce courant gravitationnel.

Le businage, la discrimination positive, les projets de logements pour les personnes à faibles revenus, les commissions de contrôle de la police et d'autres initiatives gouvernementales visant à égaliser les chances et à réduire la discrimination constituaient une preuve *prima facie* du "privilège blanc". C'est là que l'embourgeoisement a trouvé son expression la plus toxique. La colère des cols bleus, parfois violente, à l'encontre du mouvement anti-guerre a également pris une tournure hideuse. La nation l'emporte sur la classe. La popularité de George Wallace dans les primaires du parti démocrate s'est manifestée non seulement dans le Sud, mais aussi dans les enclaves ouvrières du Michigan et d'autres régions industrielles du Midwest.

Les ressentiments raciaux ont contribué à ces explosions. Méchants et dangereux, ils ont été manipulés par les élites politiques et les démagogues locaux. Pour la gauche, l'ennemi libéral d'hier est devenu, implicitement, l'allié d'aujourd'hui dans la juste lutte contre la discrimination et les privilèges. Au-delà d'un fossé de plus en plus large, pour les populations blanches de la classe ouvrière protégeant leur propre sécurité matérielle de plus en plus précaire (sans parler de leur identité sociale, quel que soit son esprit de clocher), le bienfaiteur libéral d'hier est devenu l'ennemi "libéral de la limousine" d'ici et de maintenant. Les accusations selon lesquelles les politiques conçues par les élites libérales pour remédier à la discrimination et à la pauvreté devaient être payées, d'une manière ou d'une autre, par les membres de la classe ouvrière étaient, dans une large mesure, vraies.

Tout comme aujourd'hui, et comme pendant la période de formation du fascisme en Europe, le racisme peut être une forme de lutte des classes menée par d'autres moyens, aussi pervers soient-ils. C'est pourquoi, par exemple, les communistes et les socialistes allemands ont rivalisé avec le parti nazi pour obtenir l'allégeance des classes ouvrières et des classes moyennes inférieures qui en avaient assez du capitalisme. Confrontée à une forme atténuée de ce dilemme, la gauche anticapitaliste aurait pu réagir non seulement en condamnant la désignation de boucs émissaires raciaux, mais aussi en exigeant l'extension du domaine des biens publics - tels que l'éducation, le logement et les soins de santé - et ce, aux dépens des revenus du capital. Le "privilège" était réel, mais il était maigre et amer. La solidarité en a été la principale victime. Sans renoncer à la lutte contre la discrimination, une gauche anticapitaliste aurait pu aborder la crise dans cette optique.

Mais la gauche perdait rapidement sa bonne foi anticapitaliste. En effet, la lutte contre les discriminations, même si elle est éthiquement juste, n'est pas une forme de politique anticapitaliste en soi, pas plus que les différentes formes de cette lutte - la diversité, par exemple, qui peut justifier la méritocratie. La lutte contre toutes les formes d'oppression et d'exclusion peut ou non prendre une tournure anticapitaliste. Cela dépend en partie de la détermination avec laquelle le capital a besoin de formes spécifiques de hiérarchie et est prêt à les défendre. Principalement, cela dépend de la présence d'une gauche immergée dans les classes ouvrières de toutes les couleurs et de tous les genres.

La "politique identitaire" dans ses années de formation, à l'époque du Dodge Revolutionary Union Movement (DRUM), par exemple, ou dans une certaine mesure des Black Panthers, ou des féministes socialistes des années 70, incarnait cette politique recombinate et révolutionnaire. Cependant, comme l'a suggéré Asad Haider, la "politique identitaire" a dérivé vers une zone moins turbulente où "la société serait juste si 1 % de la population contrôlait 90 % des ressources tant que le 1 % dominant était composé de 13 % de Noirs, 17 % de Latinos, 50 % de femmes, 4 % ou quelque chose comme LGBTQ".³⁶ C'est le point de vue de la société libérale en général et du "capital éveillé" en particulier. Aujourd'hui, le "capital éveillé" n'est pas un mythe, mais la reconnaissance du fait que, dans les bonnes circonstances historiques, l'égalité formelle peut être stratégiquement utile, tout comme, dans d'autres conditions, l'accumulation de capital peut dépendre de la discrimination raciale ou d'autres formes de subordination.

Au cours des dernières décennies du siècle dernier, la gauche s'est de plus en plus définie en ces termes : multiculturalisme, discrimination positive, politique de l'identité, égalité devant la loi. Dans cette mesure, elle a cessé d'être une gauche. Elle est devenue l'avant-garde de la réforme dans le cadre de la société bourgeoise, poussant à étendre l'horizon des droits pour englober de plus en plus d'exclus.

Les preuves s'accumulent. Les réactions hostiles généralisées des communautés et des syndicats de la classe ouvrière à l'égard de la nouvelle gauche se sont multipliées.

La Nouvelle Gauche, dans l'ensemble, a évolué dans cette direction. L'éruption des insurrections de la classe ouvrière au début des années 1970 a été saluée par tous les suspects habituels de la gauche, y compris la gauche sectaire et le nombre non négligeable de ceux qui avaient décidé de s'engager à long terme dans l'organisation. Mais les grands soulèvements des années 70 n'ont eu que peu d'impact durable sur la dérive générale de la nouvelle gauche en direction de l'antiracisme libéral et de l'égalité formelle en général. S'agit-il d'une question de classe ? Se pourrait-il, comme l'a dit Walter Benn Michaels, que la politique identitaire ne soit pas une "alternative à une politique de classe, mais une forme de celle-ci" ? Michaels, ainsi qu'Adolph Reed, ont soutenu de manière convaincante que l'accent mis sur la diversité et l'inclusion exprimait les désirs des classes moyennes montantes au sein d'une économie politique capitaliste en pleine évolution. Même si elle est justifiée, la recherche de ce type de reconnaissance et des récompenses qu'elle implique ne constitue pas un défi à l'inégalité capitaliste, mais peut au contraire servir à la légitimer. Sous réserve de correction, le système est juste.³⁷

L'embourgeoisement de la gauche

Après avoir obtenu leur diplôme universitaire, la plupart des membres de la gauche restante y sont restés. Ou bien leurs diplômes les ont préparés à partir et à rejoindre ce que l'on appelle, depuis la publication de l'article fondateur de Barbara et John Ehrenreich sur le sujet, la "classe professionnelle et managériale".³⁸ Les idées ne découlent pas inexorablement de la position sociale. Certes, un fragment de la gauche installée sur les campus universitaires a continué à s'engager dans la théorisation socialiste, dans des réexamens radicaux de la relation entre la race et le capitalisme, le patriarcat et le capitalisme, et, bien sûr, sur la pertinence ou la non-pertinence du marxisme. Mais personne ne dirait que ces cercles constituent un mouvement. Lorsque, au milieu des années 1990, le mouvement ouvrier a montré des signes de vie, promettant d'organiser les non-organisés, les universitaires de gauche ont tenté de forger une alliance. Mais le terrain d'entente est resté l'appel du mouvement ouvrier à "soulever tous les bateaux", à faire revivre le New Deal, et non à le dépasser.

Il serait tout aussi myope d'ignorer l'importance des changements dans la situation sociale et l'expérience vécue des gens, ainsi que leurs inclinations politiques et idéologiques. La distance sociale entre ceux qui composaient la gauche traditionnelle du XIXe siècle jusqu'à l'époque du New Deal et le milieu universitaire et de cols blancs qui a constitué la majeure partie de la gauche pendant au moins le demi-siècle suivant est difficile à exagérer et est importante. L'article des Ehrenreichs suggère, au contraire, que cette distance pourrait se réduire, prédisant la prolétarianisation du monde des classes professionnelles et managériales (CMP) ; deux classes ouvrières pourraient converger et s'attaquer au capitalisme.

Les prophéties de gauche, comme toutes les prophéties, vont et viennent. Ainsi, par exemple, l'anticipation de la prévision des Ehrenreichs selon laquelle les travailleurs de la connaissance, et les travailleurs de la technologie en particulier, pourraient constituer une "nouvelle classe ouvrière" capable d'assumer le fardeau historique abandonné par l'ancienne classe ouvrière a brièvement suscité l'intérêt de la Nouvelle Gauche dans les années 60. La prédiction des Ehrenreichs concernant le PMC est apparue, s'est évanouie et est revenue.

La plupart des gens s'accordent à dire que, pendant longtemps, il y a eu peu de signes, voire aucun, montrant que les Ehrenreichs avaient vu juste. Le CGP était un ensemble hétéroclite de cadres moyens, d'administrateurs, de techniciens, d'universitaires, d'ingénieurs, de journalistes, de bureaucrates de l'aide sociale, d'enseignants, d'innovateurs dans le domaine des technologies de l'information et de responsables politiques d'organisations à but non lucratif, dont les relations avec le pouvoir et l'autorité étaient pour le moins ambiguës. Ils étaient davantage préoccupés par leur propre avancement - méritocrates convaincus, individualistes par tempérament et par aspiration, non sans un certain élitisme sotto voce et une certaine autosatisfaction. Messagers du progrès, les PMC adhéraient néanmoins à ce qui est devenu les valeurs conventionnelles modernes en matière d'accomplissement et d'adaptation flexible. En quête d'opportunités, ils croyaient en la mobilité, non seulement en tant que carrière, mais aussi en tant que voie d'accès à la liberté en tant que position existentielle. Fortement diplômés, ils penchaient pour l'ingénierie sociale plutôt que pour le conflit de classes, un résultat conforme à leur propre expertise en matière d'autogestion émotionnelle.

Tout cela constituait une matière première médiocre pour un mouvement basé sur la classe, sur un type différent d'individualisme qui trouvait la libération et l'épanouissement du moi dans la camaraderie plutôt que dans un isolement glacial, bien qu'égalitaire. L'égalité de ce type, celle qui améliore vos chances dans la "course au sommet", était axiomatique dans le monde de la PMC, comme elle l'est dans la société bourgeoise, même si elle est souvent violée. Ceux qui se voient refuser cette opportunité - les minorités raciales, les femmes, les personnes sexuellement non conventionnelles - doivent être défendus. Après cela, la course est lancée.

La lutte pour parvenir à ce stade se heurte à une rude opposition, exige de la bravoure et de l'endurance et nourrit un sentiment de solidarité de groupe. Néanmoins, ses aspirations profondes expriment l'expérience vécue de la "classe"

et ne se traduisent pas, en règle générale, par un anticapitalisme, bien au contraire. Elles ressemblent aux réformateurs progressistes du début du vingtième siècle qui recherchaient un capitalisme purifié, incorruptible, sans hypocrisie, où la médiation et la planification experte lubrifieraient ce qui était autrement un monde fracturé de classes sociales en conflit. Personne sur la scène actuelle n'incarne mieux cette perspective qu'Elizabeth Warren. Dans un parti démocrate qui dépend de plus en plus des votes des sections les plus aisées du PMC (lors des élections de mi-mandat de 2018, les démocrates ont remporté chacune des vingt circonscriptions les plus riches du pays), la très brève avance de Warren lors des primaires de 2020 reposait sur un groupe démographique composé de personnes gagnant 100 000 dollars par an ou plus³⁹.

Voir le monde de cette manière était illusoire et peut-être consolateur. La corruption et l'hypocrisie ne sont pas, après tout, des imperfections mais plutôt génétiques ; le capitalisme naît et continue de dépendre d'actes en série d'accumulation primitive qui sont illégitimes et corrompus par nature. Et l'égalité qu'il proclame est une hypocrisie fondamentale puisqu'elle repose sur un socle d'inégalité inamovible.

Pourtant, l'indignation morale face à l'inégalité était sincère et profondément enracinée. Intrinsèquement instable et évolutif, le capitalisme ne cesse de reproduire les conflits intra-muros. Cela n'est pas seulement vrai de la guerre quotidienne du capital contre le capital. Le capital a soif de changement, sinon de changement systémique, même s'il y résiste. Les couches sociales, entraînées dans l'orbite du capital, immergées dans son ethos mais privées de la reconnaissance, du contrôle et du statut que la vie bourgeoise promet, s'engagent dans des luttes pour réparer ce tort, pour être traitées sur un pied d'égalité. On pourrait les appeler l'aile gauche de l'intérieur.

Les explosions de ce type sont motivées par la contrainte inhérente au capital de se réinventer. Il est donc permis de penser que la fixation récente sur l'égalité et l'inégalité a été favorisée par des changements sous-jacents dans l'économie politique. La croissance de l'économie des services et l'accent mis sur le marketing et la distribution, l'explosion de l'enseignement supérieur et surtout l'expansion exponentielle du secteur FIRE (finance, assurance et immobilier) et, plus tard, du secteur des technologies de l'information ont fait leur œuvre. Les emplois de PMC se sont multipliés.

La financiarisation en particulier, en tant que phénomène économique et culturel, a encouragé une fixation sur le domaine de la circulation, sur l'échange de propriétés (titres et immobilier en particulier), loin des sites de production de valeur. Wall Street est devenu le nouveau Pittsburgh, produisant des cargaisons de titres de créance garantis, d'obligations non garanties, de swaps de défaut de crédit, de titres adossés à des créances hypothécaires et d'une foule d'autres produits financiers dérivés obscurs. C'était l'endroit qui semblait faire tourner l'économie. Après tout, l'échange est le lieu où l'égalité règne, ou est censée régner ; il concentre l'esprit sur les équivalents. Aucune contrainte ne doit s'immiscer dans ce domaine ; si elles sont interdites ou éteintes par une réglementation rigoureuse, chaque individu est également en mesure de poursuivre son intérêt par le biais de l'échange.

Inversement, la financiarisation s'est faite aux dépens de la vieille économie industrielle. Avec elle, de larges pans du mouvement ouvrier, principal porteur de la question ouvrière (le mouvement ouvrier est entré dans une hibernation défensive prolongée). La désindustrialisation a fait disparaître ce monde. Il est parti à l'étranger ou s'est réfugié dans une invisibilité rurale à l'intérieur du pays. La sphère de la production et ses relations complexes de pouvoir et d'exploitation ont été plus facilement perdues de vue. L'argent a été dissocié de la production, de l'emploi et de la productivité. L'attention s'est portée sur les domaines où le matériel est dématérialisé, où la terre et le travail sont capitalisés, garantis et échangés. C'est l'état d'esprit de Wall Street, qui s'est répandu sur un vaste terrain social, y compris dans les bureaux, les ateliers, les salles de classe, les groupes de réflexion et les ateliers politiques du PMC.

Une économie dominée par la finance, qui a systématiquement dévoré la musculature industrielle du passé, qui a éviscéré le mouvement ouvrier comme autant de dommages collatéraux dans le processus, et qui a mendié un

État-providence déjà parcimonieux, a généré une redistribution pornographique de la richesse en faveur de la classe des rentiers. Ces inégalités flagrantes ont fini par attirer l'attention des éléments de gauche du PMC.

Un temps désavouée, la prédiction antérieure des Ehrenreichs a connu un regain d'intérêt. Cela reste encore plus douloureusement vrai. Les échelons inférieurs du PMC ont effectivement commencé à souffrir des tribulations matérielles et psychologiques de la prolétarianisation. Ce phénomène s'est manifesté dans un large éventail de professions, notamment dans les soins de santé, l'enseignement supérieur, les médias, les "industries" culturelles et même parmi les travailleurs de la technologie. Les campagnes de syndicalisation ont commencé à apparaître dans des quartiers étrangers. Le PMC des années "yuppies" se décomposait. Avec le quasi-effondrement du système financier mondial en 2008 et la longue récession économique qui a suivi, le mouvement pour l'égalité économique s'est développé parallèlement, et parfois de concert, avec les luttes en cours pour l'égalité politique et civique.

La politique de la cupidité

La cupidité est antérieure au capitalisme ; elle figure dans la Bible, après tout. Bernie Sanders, en s'attardant sur l'inégalité des revenus et de la répartition des richesses, dénonce souvent la cupidité des barons voleurs d'aujourd'hui. Les exemples prolifèrent chaque jour - à tel point que l'âge doré de la fin du XIXe siècle semble positivement civilisé en comparaison (le bon mot d'Henry James selon lequel la Belle Époque en France avait réussi le voyage de la sauvagerie à la barbarie sans même une escale à la civilisation est plus que jamais d'actualité en ce qui concerne l'Amérique d'aujourd'hui). Sur le plan politique, il s'agit d'une accusation puissante, qui suscite une juste colère. Et elle est tout à fait conforme à l'argument principal de Sanders : l'inégalité est la question morale de notre époque. Bien sûr, avant même que Sanders n'occupe le devant de la scène, Occupy Wall Street avait déjà introduit sa propre arithmétique morale fascinante : les 99 % et les 1 %. Parallèlement à Sanders, et grâce à lui, un mouvement socialiste a ressuscité, qui se penche sur la question de l'inégalité.

Aussi effroyable qu'elle soit, la cupidité ne constitue pas une critique systémique de l'ordre capitaliste ; d'une certaine manière, le système dépend toujours du contraire : un régime de concurrence féroce, imposé par la finance, même si les institutions soumises à cette discipline comprennent les plus grandes agglomérations d'entreprises de la planète. Le coût de la survie à ce régime est principalement supporté par les classes laborieuses du monde entier : travailleurs salariés, travailleurs sous contrat, métayers, péons, esclaves, migrants, gig workers, PMC défroqués - une véritable ménagerie de travailleurs libres et non libres, sans parler des multitudes de travailleurs incarcérés et involontaires. Aussi juste et efficace qu'elle soit, cette mise en accusation morale de la cupidité et de l'inégalité ne touche pas tout à fait cette base de l'exploitation.

Il s'en rapproche cependant. Tous les dilemmes de la vie de la classe ouvrière ont été aggravés par les activités prédatrices du capitalisme de rente, par un système qui oscille d'une bulle d'actifs à l'autre. Il y a beaucoup trop peu de logements, et ceux qui existent coûtent beaucoup trop cher à la location ou à l'achat. Il en va de même pour les soins de santé. L'endettement maintient les familles à flot ainsi que l'ensemble de l'économie du capitalisme de consommation. Mais la dette est insupportable. D'une part, ces crises apparaissent aux points de distribution économique où le capital circule, et non là où il se forme. D'autre part, le mouvement ouvrier a toujours contesté le pouvoir du capital d'extraire des profits dans ce domaine.

Des mouvements en ce sens sont apparus un peu partout. Bernie Sanders, en dénonçant cette mauvaise distribution et en essayant d'en faire une politique, a conféré à la lutte un caractère distinctement ouvrier et implicitement anticapitaliste. En ce qui concerne les soins de santé en particulier, mais aussi par déduction dans le cas de l'enseignement supérieur et dans d'autres domaines, l'objectif est de faire de certains biens des biens publics, c'est-à-dire de les retirer du marché, où règne le calcul du capitalisme.

Le langage de Sanders est moins tangible mais plus frappant. Pendant plus d'un demi-siècle, toute référence à la "classe ouvrière" a été plus ou moins éliminée du discours public. Certains ont tenté timidement de restaurer de pâles répliques - les "familles ouvrières" étant les plus courantes et délibérément amorphes. À maintes reprises, Sanders invoque la "classe ouvrière", sans fard, pour redire qu'après une longue interruption, la classe sociale compte. Plus concrètement, et à chaque fois qu'il en a l'occasion, Sanders apporte son soutien sans équivoque aux campagnes de syndicalisation et aux grèves. Tout cela s'accompagne d'une défense sans faille des luttes pour les droits individuels : vies noires, droits des LGBTQ, droits des femmes, etc.

Pourtant, il y a quelque chose qui cloche ou qui manque, ou les deux. La cause des droits civils et politiques s'inscrit confortablement dans le cadre du parti démocrate ; en fait, elle en définit le courant principal. Il n'en va pas de même lorsqu'il s'agit de questions de classe ; l'administration Biden et la plupart des démocrates du Congrès (sans parler de leurs protecteurs dans le monde des affaires) l'ont clairement montré lorsqu'il s'est agi d'écraser le droit de grève des cheminots. La rhétorique mise à part, la stratégie électorale de base du parti démocrate s'éloigne nettement de la politique de classe, à moins que l'appel aux intérêts de classe de la PMC ne soit considéré comme son équivalent. Pour l'essentiel, cependant, le phénomène Sanders existe au sein du parti démocrate. Il s'agit d'un problème dont la résolution n'est pas claire et qui risque de devenir plus aiguë si la question du travail devient plus insistante.

L'arithmétique présente une autre énigme. Occupy Wall Street a mis en scène une impasse entre les 99 % et les 1 %. Le mouvement Sanders s'en fait l'écho de temps à autre. Ce large éventail laisse plus de place qu'il n'en faut à des groupes sociaux entiers qui n'ont pas le moindre intérêt ou la moindre sympathie pour les classes laborieuses et leurs désirs, bien souvent au contraire. Ce calcul moral suppose implicitement que le 1 % est cupide (ce qui peut être le cas de beaucoup d'entre eux). La cupidité est une accusation puissante contre l'ennemi. Mais du point de vue de la question du travail, ce n'est pas le bon message. Si l'on élimine la cupidité, le monde de l'exploitation déshumanisée continue. Se focaliser sur la cupidité peut nourrir le ressentiment, une politique étrangère à l'esprit socialiste. En outre, l'accent mis sur l'avidité, bien qu'il s'accorde assez bien avec les justes demandes de justice économique, reste de ce côté-ci du socialisme. Après tout, le New Deal était un exercice de redistribution de ce type.

C'est peut-être tout ce qui est possible, ou possible maintenant. Un vieux bromure, auquel beaucoup souscrivent encore aujourd'hui, conseille à la gauche de se tenir fermement du côté gauche du possible. Mais qui décide de ce qui est possible ? C'est une question particulièrement poignante aujourd'hui, car outre ce qui pourrait être défectueux dans le mouvement tel qu'il est actuellement constitué, il y a la question imminente de ce qui manque.

De l'embourgeoisement à la marginalisation

Lorsque la gauche d'aujourd'hui fait référence à la classe ouvrière multiculturelle et multiraciale qui deviendra un jour (certainement pas encore) la mer dans laquelle elle nage, elle parle en réalité d'une classe ouvrière composée de personnes de couleur. Des signes de cette évolution existent déjà dans les organisations politiques et communautaires. Certaines abordent les questions de classe, mais plus souvent les questions de reconnaissance, d'identité et de droits, et pour certaines, la "membrane" est "perméable". D'une manière générale, cependant, ce désir de s'enraciner dans la classe ouvrière multiraciale et multiculturelle reste une aspiration. C'est une aspiration qui en vaut la peine.

La classe ouvrière blanche vit au-delà de l'horizon de cette vision. La gauche, telle qu'elle est, n'a pas d'emprise sur ce monde. D'une certaine manière, elle n'en veut pas non plus. Ce n'est pas le cas de Sanders ou des Socialistes démocrates d'Amérique (DSA). Sanders formule délibérément sa demande d'égalité économique de manière à englober l'ensemble de la classe ouvrière. Mais le calcul politique de la gauche libérale ne le fait généralement pas.

Autrefois, la classe ouvrière était délaissée par une gauche antérieure en raison de son embourgeoisement. Aujourd'hui, au contraire, elle existe, dans l'esprit de beaucoup, comme désespérément marginalisée, vivant en dehors de la normalité bourgeoise, comme une masse de lumpen rancunière, raciste et démoralisée ; en un mot, c'est l'ennemi, ou du moins le complice et les troupes de choc de l'ennemi réel.

Il y a une part de vérité et une part d'ironie dans cette transformation. La désindustrialisation a été une dévastation sociale et psychologique aussi bien qu'économique. L'embourgeoisement de la classe ouvrière organisée (et en aucun cas entièrement blanche), si tant est qu'une telle chose ait jamais existé, même au niveau le plus superficiel, n'a pas pu survivre au fléau de la financiarisation et de la transmigration de l'industrie à l'étranger. Ou, si elle l'a fait, elle a pris la forme d'un ressentiment à l'égard d'une promesse non tenue ; l'accord de classe essentiel inscrit dans le New Deal était révolu. Son égalitarisme distributif (ce que le mouvement ouvrier avait pris l'habitude d'appeler "élever tous les bateaux") et les compensations injustes qu'il encourageait n'étaient plus viables ou rentables - c'est-à-dire tolérables.

Une seule compensation est censée subsister : le "privilège de la peau blanche", aussi stérile qu'il ait pu devenir pour les millions de personnes bloquées dans les villes fantômes et les campagnes désolées de l'Amérique moyenne. Les mouvements fortement investis depuis des années dans les droits et l'identité raciaux ont naturellement perçu les choses de cette manière. Les animosités raciales, implicitement ou explicitement exprimées par les mécontents des quartiers populaires blancs, en étaient la preuve suffisante. À toutes fins utiles, ces quartiers sont devenus des zones interdites.

Mais les preuves peuvent aussi s'avérer inconfortables. D'une part, les luttes contre le racisme et le sexisme, si elles étaient menées jusqu'au bout ou même seulement en partie, pourraient servir à légitimer la société capitaliste libérale ; c'est d'ailleurs ce qu'elles font et sont célébrées comme telles. Les mécontentements peu ragoûtants qui couvent dans l'Amérique du non droit remettent toutefois en question cette légitimité, soit en fustigeant l'ensemble de la classe dirigeante libérale et ses soutiens politiques, les banques, les entreprises et les médias, soit en régurgitant les fantasmes nationalistes blancs sur la façon dont nous étions autrefois, soit les deux à la fois.

D'où la particularité révélatrice de régions prétendument conscientes de la race et appartenant à la classe ouvrière blanche, qui ont voté deux fois pour Barack Obama - le slogan "yes we can" en a séduit plus d'un avec l'idée que quelque chose de grand était dans le vent - puis, à nouveau désillusionnées, ont tiré le levier pour Donald Trump en 2016 (selon un sondage, un partisan de Sanders sur dix a voté pour Trump). Et pendant les primaires de la même année, les sondages ont montré que les électeurs blancs indécis de la classe ouvrière dans les régions où les "démocrates reaganien" étaient nombreux choisissaient entre Sanders et Trump, après avoir exclu le même vieux, le même vieux dans le milieu flasque.⁴⁰

Avec raison, la gauche a applaudi, soutenu et mobilisé les mouvements pour la justice raciale et de genre, voyant leur énergie et leur passion comme des signes inspirants de la fin d'une longue ère d'acquiescement. Et c'était le cas.

Mais la résilience de la droite populiste est apparue plus tôt - on pourrait la dater du Tea Party, qui a déclenché des secousses dix ans avant que Trump ne prenne le pouvoir. Rejetés par la gauche comme des confections d'astrotruf de riches réactionnaires, ils ont prouvé à maintes reprises qu'ils avaient des racines plus profondes que cela. Une grande partie de cette agitation est née dans les classes moyennes, en particulier parmi les petits entrepreneurs et les aspirants entrepreneurs frustrés par l'administration, la réglementation ou l'État providence. Mais elle a également touché un prolétariat blanc déraciné et désindustrialisé, soumis au stress de la mobilité descendante, à la perte de "privilèges", à la diminution de l'espérance de vie, voire à la vie dans une impasse déprolétarisée, une vie plus courte et sans espoir.

Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

Le taux de mortalité des Blancs de la classe ouvrière a fortement augmenté au cours du dernier quart de siècle, réduisant l'écart racial, voire le comblant complètement pour certains groupes d'âge. Les décès dus à la toxicomanie, à l'alcoolisme, au suicide, aux maladies du foie et aux maladies mentales, en particulier dans les comtés économiquement défavorisés et dans les zones rurales en dehors des villes côtières, présentent le même schéma : une épidémie de "morts par désespoir". Le taux de pauvreté des enfants blancs a quadruplé entre 1970 et 2000.⁴¹

Ici, les platitudes libérales ont une odeur nauséabonde. Elles mettent en évidence et énumèrent les comportements et les attitudes déplorables des laissés-pour-compte : toxicomanie, emploi irrégulier, dysfonctionnement familial, mauvaises habitudes alimentaires, éducation médiocre, négligence des enfants, isolement social, disparition de l'instinct d'effort, manque de ce qu'il faut en général. Cela vous rappelle quelque chose. Il fut un temps où des conditions abjectes comme celles-ci étaient utilisées pour dépeindre les circonstances et les dilemmes auxquels étaient confrontés les Afro-Américains en particulier. Cette première version du profilage a été accueillie avec indignation par la gauche traditionnelle. Elle a contribué à redoubler les efforts déployés contre le capitalisme, ses exploitations et ses oppressions.

À l'époque, les élites libérales ont réagi différemment. Elles ont lancé une "guerre contre la pauvreté". La pauvreté a été repensée, mieux comprise comme un domaine distinct des rouages du système économique, dans lequel une "culture de la pauvreté" reproduisait les symptômes d'un échec caractériel et familial. Même de véritables gauchistes comme Michael Harrington étaient persuadés de l'existence d'une telle culture. Dans *The Other America*, Harrington traite la "pauvreté nègre" comme "unique à tous points de vue", une condition issue d'une "sous-culture" susceptible de "se reproduire dans les années à venir". Des éléments des premiers Students for a Democratic Society (SDS) se sont efforcés de s'emparer du nouvel appareil de guerre contre la pauvreté. On pourrait dire qu'il s'agissait d'un moyen de contourner les défaillances du processus d'accumulation du capital sur lesquelles la question du travail s'était si inlassablement concentrée.⁴²

La pauvreté, autrefois diagnostiquée comme découlant de l'exploitation au travail, a été stratégiquement repensée comme touchant les personnes exclues du travail ou incapables de s'adapter aux impératifs culturels du lieu de travail moderne. La désintégration de la famille, en particulier le déclin du mariage, auparavant considérée comme un symptôme des tensions de la vie prolétarienne, a été refigurée comme sa cause.

La compréhension de la gauche contemporaine sera peut-être surprise d'apprendre que ce diagnostic n'a pas d'abord été appliqué aux travailleurs noirs, mais aux migrants blancs des Appalaches qui se sont installés dans les villes industrielles du Midwest pendant et après la Seconde Guerre mondiale.

Les ruraux transplantés, les Sudistes dépossédés et les travailleurs de l'industrie affichaient, aux yeux des décideurs politiques libéraux et des chercheurs universitaires, tous les comportements dysfonctionnels responsables de leur maintien au bas de l'échelle, de leur exclusion de la course vers le haut, qui, vingt ans plus tard, seraient notoirement appliqués aux Noirs pauvres dans le rapport Moynihan. Dans leurs propres quartiers, ces migrants manquaient d'ambition, étaient trop claniques, vivaient dans la misère, se délectaient de musique trop érotique, étaient indifférents à l'éducation, faisaient mal le ménage, fréquentaient des églises irrespectueuses et délabrées où ils parlaient en langues ; en un mot, ils étaient indisciplinés et inaptes. Aujourd'hui, ces traits sont utilisés pour dresser le profil non seulement d'un segment régional de la classe ouvrière blanche en péril - les "rednecks" de l'ancienne Confédération - mais aussi de l'ensemble de ce monde. Tous les Hillbillies, parfois appelés les "déplorables", sont devenus la perspective par défaut d'une gauche libérale qui a perdu tout contact avec cet univers social.⁴³

De l'autre côté, là où vivent les assiégés, ce diagnostic est perçu comme une condescendance de classe de la part d'un milieu social composé d'imposteurs et de lèche-bottes, de personnes qui considèrent leur emploi comme une carte routière vers le statut, la mobilité ascendante et la "réalisation de soi", plutôt que comme quelque chose qu'il faut endurer.

Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

Traiter la partie blanche de la classe ouvrière comme étant à la fois privilégiée et avilie est devenu une autorisation de rejeter une population qui, après tout, constitue toujours la majeure partie du prolétariat, en particulier parmi ceux qui résident quelque part entre les deux côtes (les Blancs de la classe ouvrière représentaient 44 % de tous les électeurs en 2020).⁴⁴ Si les conditions abjectes et la racialisation de ces conditions par les élites libérales ont autrefois suscité l'indignation de la gauche, ce n'est plus le cas aujourd'hui, lorsque l'on pointe du doigt la prétendue transformation des travailleurs blancs en péquenauds démoralisés.

C'est l'une des conséquences de l'abandon de la question du travail et de la longue immersion de la gauche dans la politique de l'identité et de l'égalité.

Une autre conséquence est l'aplatissement de l'imagination sociale et morale. Une fois que la gauche a pris conscience des profondes blessures psychiques et caractérielles que l'expérience de la prolétarianisation a laissées dans son sillage. Si vous êtes traité comme quelque chose de moins qu'humain, vous êtes susceptible d'agir de la même manière - de renoncer à l'espoir, d'agresser les autres pour survivre. L'oppression ne serait pas l'oppression si cela ne se produisait pas. Bertolt Brecht conseillait de toujours commencer par le mauvais côté.

De ce point de vue, le mouvement socialiste, né et confronté à cette sinistre expérience, promettait une forme de rédemption personnelle et sociale. Mais il devait d'abord prendre en compte le côté obscur, l'"abîme" tel qu'il a été dépeint par Jack London, par exemple. Le réquisitoire contre le capitalisme devait inclure précisément la laideur. L'exploitation et l'oppression ne sont pas des écoles de vertu.

Aujourd'hui, la gauche non socialiste et "progressiste" est doublement incapable de cette empathie et de cette clairvoyance. Elle est singulièrement investie dans les luttes naissantes pour l'égalité des races et des sexes, dans la moralisation des jugements, comme la somme de sa raison d'être. D'une part, la vertu est attribuée à une race ou à un sexe mythique, sa complexité sociale et ses hiérarchies sont ignorées, les défigurations antipathiques sont effacées. D'autre part, l'ennemi est réduit ni plus ni moins à un anathème racial vivant.

Au lieu de cela, une politique plus complexe de ressentiment anime ces communautés de classe ouvrière, qui ne peut être réduite à des stéréotypes racistes. Il s'agit d'une sorte d'inversion de la politique d'inégalité. Dans l'Ohio, par exemple, une campagne visant les syndicats du secteur public a mis en évidence l'envie sous-jacente. Il fallait s'opposer aux syndicats "parce qu'ils veulent encore plus de nous. De meilleurs salaires et avantages que nous. Une meilleure sécurité de l'emploi que nous. Une meilleure retraite que la nôtre. Tout cela payé par nous".⁴⁵ Le sentiment permanent d'avoir perdu du terrain alimente la politique du ressentiment. Ce sentiment n'est pas illusoire, et l'invoquer n'est pas non plus une autre forme de sifflement des démagogues de droite.

La fierté blessée se mêle à la colère et à la soif de vengeance face au mépris avec lequel les élites traitent ces étrangers ; une sous-espèce d'ignorants, de bigots, de misogynes, de superstitieux, de captifs du conventionnel - en un mot, d'inégaux, d'inférieurs, mais aussi, d'une certaine manière, de bénéficiaires de privilèges. En réagissant de manière défensive à l'individualisme libre de leurs supérieurs sociaux, les classes populaires finissent souvent par se positionner comme les derniers bastions des anciennes valeurs bourgeoises - travail acharné, discipline, responsabilité, fidélité à la famille - alors même que les moyens matériels et la stabilité psychique nécessaires à leur maintien s'évaporent et que la haute bourgeoisie a depuis longtemps abandonné ces valeurs, si ce n'est pour la forme. Une vision unilatérale de ce phénomène peut le considérer comme symptomatique d'un besoin d'autorité, mais cela ne tient pas compte de la tendance à la rébellion contre l'autorité qui traverse ces mêmes personnes dépassées.

Max Scheler, le premier à avoir théorisé le "ressentiment", a observé qu'il "doit être le plus fort ... là où des droits à peu près égaux (politiques et autres) ou une égalité sociale formelle, reconnue publiquement, vont de pair avec de grandes différences factuelles en matière de pouvoir, de propriété et d'éducation".⁴⁶ C'est dans ce cadre que le

prolétariat existe. D'une part, son sort appelle à la vengeance ou constitue une tentation de se retrancher au sein de ses propres communautés d'égalité approximative et de survivre. De l'autre, il peut partir en guerre et chercher à se transformer. Les courants se rejoignent, se côtoient ou s'affrontent.

Le populisme autoritaire puise son énergie dans ce mélange de sentiments. D'un côté, il y a les impulsions restaurationnistes (retour au patriarcat, appel au devoir et à l'autonomie, nostalgie de la vie dans les petites villes, aspiration à la loi et à l'ordre). De l'autre, il y a une hostilité à l'élitisme de la classe moyenne, à la bureaucratie de l'État-providence avec ses attitudes implicites de "plus saint que toi" et sa surveillance explicite, et aux cercles olympiens de la finance et de l'industrie, qui ont, avec une grande indifférence impériale, transformé les ressources accumulées de la vie de la classe ouvrière en victimes de la route sociale.

Le socialisme comme le fascisme peuvent se développer sur ce sol. Tous deux offrent la perspective d'un remplacement de l'ordre existant par quelque chose de fondamentalement différent. La résilience et le militantisme croissants au sein de toutes les classes ouvrières - les jeunes PMC en mobilité descendante, les syndicalistes de base frustrés, les travailleurs précaires et les personnes employées à des nœuds critiques de l'économie, des chemins de fer aux entrepôts en passant par le camionnage longue distance - laissent entrevoir de nouvelles possibilités. Le pourcentage de personnes syndiquées reste statique. Et si l'incidence et l'ampleur des grèves sont en hausse, la comparaison avec les périodes antérieures reste médiocre. Mais un changement d'état d'esprit semble également indéniable. La classe sociale compte à nouveau. Ce qui se passe dans la boîte noire du lieu de travail s'ouvre soudain à l'examen public. Des droits sont en jeu, et ce sont des droits collectifs. Les illusions soigneusement entretenues de la fraternité d'entreprise (les "associés" de Walmart) et de l'égalité sont supplantées par la dure réalité de l'autocratie de la propriété.

La revendication d'un partage équitable trouve un écho dans une culture déjà habituée à l'arithmétique du 1 % et du 99 %. Parfois, l'accent mis sur le dysfonctionnement de la distribution colore l'analyse de la vie politique par la gauche, comme si la lutte n'opposait pas tant les classes entre elles que les riches aux pauvres. Ainsi, par exemple, les électeurs gagnant plus de 50 000 dollars sont exclus par définition, dans certaines analyses de gauche, de la classe ouvrière - alors qu'en réalité, un grand nombre de travailleurs de l'automobile, de la sidérurgie, des chemins de fer, des compagnies aériennes et autres gagnent plus que cela.⁴⁷ Pour une gauche socialiste, il y a toujours plus que "plus" en jeu. Pour une gauche socialiste, il y a toujours plus que "plus" en jeu. Il y a d'abord le pouvoir et ceux qui l'exercent en dernier ressort. Et plus profondément encore, il y a les questions de dépendance, de solidarité et d'émancipation.

Déclarée morte il y a soixante-quinze ans, la question du travail demeure. Elle est un concurrent digne de la politique du ressentiment. Pour relever ce défi, cependant, la gauche doit traverser les zones interdites et cesser d'éclairer la classe ouvrière avec des railleries sur le "privilège de la peau blanche".

notes

Daniel Zamora, "Should We Care About Inequality", Jacobin, 1er novembre 2018 ; Bernie Sanders, "The US Has a Ruling Class - and Americans Must Stand Up to It", Guardian, 2 septembre 2022.

Alex Gourevitch, *From Slavery to the Cooperative Commonwealth : Labor and Republican Liberty in the Nineteenth Century* (Cambridge : Cambridge University Press, 2014), 80.

Charles Postel, *Equality : An American Dilemma, 1866-1896* (New York : Farrar, Straus and Giroux, 2019), 48, 50, 61, 240, 280.

Frederick Douglass, "Discours à la Convention nationale des hommes de couleur à Louisville, Kentucky", 24 septembre 1883 ; Postel, *Equality*, 184.

Gourevitch, *From Slavery to the Cooperative Commonwealth*, 101.

Shelton Stromquist, *Reinventing "The People" : The Progressive Movement, the Class Problem, and the Origins of Modern Liberalism* (Champaign : University of Illinois Press, 2006), 14.

Postel, *L'égalité*, 19.

Postel, Égalité, 48, 56, 61.

Postel, Equality.

Postel, Equality, 48, 56, 241 ; Aziz Rana, *The Two Faces of American Freedom* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2014), 196 ; Gourevitch, *From Slavery to the Cooperative Commonwealth*, 105.

Rana, *Les deux visages de la liberté américaine*, 251-2.

Tim Rogan, *The Moral Economists : R. H. Tawney, Karl Polanyi, E. P. Thompson, and the Critique of Capitalism* (Princeton, NJ : Princeton University Press, 2019), 105.

Victor Lebow, "Price Competition in 1955", *Journal of Retailing* (printemps 1955), 7.

Stromquist, *Reinventing "The People"*, 5.

Karl Marx, "Critique du programme de Gotha" (1875), 15.

Daniel Bell, *La fin de l'idéologie : On the Exhaustion of Political Ideas in the Fifties* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1960), 283.

Bell, *The End of Ideology* ; Matthew Day, "The Short Happy Life of the Affluent Working Class : Consumption, Debt, and Embourgeoisement in the Age of Credit", *Capital & Class* 44, no. 3 (2019) ; Nelson Lichtenstein, *State of the Union : A Century of American Labor* (Princeton, NJ : Princeton University Press, 2002), 153.

Mark Fisher, *Capitalist Realism : Is There No Alternative ?* (Winchester : Zero Books, 2009).

Day, "Short Happy Life".

Lichtenstein, *État de l'Union*, 150, 153.

Russell Jacoby, *La fin de l'utopie : Politics and Culture in an Age of Apathy* (New York : Basic Books, 1982), 1-7.

C. Wright Mills, "Letter to the New Left", *New Left Review* 5 (septembre-octobre 1960).

Alasdair MacIntyre, "Freedom and Revolution", *Labour Review* 5, no 1 (1960).

Alasdair MacIntyre, "Rejoinder to Left Reformism", *International Socialism* 6 (1961).

Day, "Short Happy Life" ; Herbert Marcuse, *One-Dimensional Man* (Boston : Beacon Press, 1964), 250-1.

Stuart Hall, "A Sense of Classlessness", *New Left Review*, 1958.

Hall, "A Sense of Classlessness".

Lichtenstein, *État de l'Union*, 147.

Slavoj Žižek, *First as Tragedy, Then as Farce* (New York : Verso, 2009).

Vivek Chibber, *The Class Matrix : Social Theory After the Cultural Turn* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2022).

Joan Talbert Dalia et Avery M. Guest, "Embourgeoisement Among Blue-Collar Workers", *Sociological Quarterly* 16, no. 3 (1975) ; Hall, "A Sense of Classlessness" ; James W. Rinehart, "Affluence and the Embourgeoisement of the Working Class : A Critical Look", *Social Problems* 19, no. 2 (1971) ; Garth Massey, "Studying Social Class : The Case of Embourgeoisement and the Culture of Poverty", *Social Problems* 22, no. 5 (1975) ; Perry Anderson, "Origins of the Present Crisis", *New Left Review* n° 23 (1964) ; Day, "Short Happy Life" ; Harvey Swados, "The Myth of the Happy Worker", dans *On the Line* (Champaign, IL : University of Illinois Press, [1957] 1990).

Frederick Douglass, "What to the Slave Is the Fourth of July ?", discours prononcé devant la Rochester Ladies' Anti-Slavery Society, 5 juillet 1852 ; Eric J. Sundquist, *King's Dream* (New Haven : Yale University Press, 2008), 154 ; Taylor Branch, *Parting the Waters : America in the King Years, 1954-63* (New York : Simon & Schuster, 1988), 880. Michael Eric Dyson, *I May Not Get There With You : The True Martin Luther King Jr* (New York : Free Press, 2000), 19-24.

Lichtenstein, *L'État de l'Union*, 171.

China Miéville, *A Spectre, Haunting : On the Communist Manifesto* (Chicago : Haymarket, 2022) ; Lichtenstein, *State of the Union*.

Asad Haider, *Mistaken Identity : Mass Movements and Racial Ideology* (New York : Verso, 2022).

Walter Benn Michaels, Charles W. Mills, Linda Hirshman et Carla Murphy, "What Is the Left Without Identity Politics ?", *Nation*, 16 décembre 2016 ; Adolph Reed et Merlin Chowkwanyun, "Race, Class, Crisis : The Discourse of Racial Disparity and Its Analytical Discontents", *Socialist Register*, 2012.

Barbara et John Ehrenreich, "The New Left and the Professional-Managerial Class", *Radical America* 11, no. 3 (mai-juin 1977).

Matt Karp, "Is This the Future Liberals Want", *Jacobin*, 14 octobre 2019.

Daniel Martinez HoSang et Joseph E. Lowndes, *Producers, Parasites, Patriots* :

Daniel Martinez HoSang et Joseph E. Lowndes, *Producers, Parasites, Patriots : Race and the New Right-Wing*

Que devrait signifier l'inégalité pour la gauche ?

Politics of Precarity (Minneapolis : University of Minnesota Press, 2019), 155.

HoSang et Lowndes, Producers, Parasites, Patriots, 55 ; Joan C. Williams, White Working Class : Overcoming Class Cluelessness in America (Cambridge, MA : Harvard Business Review Press, 2017), 3, 13, 49, 126.

Michael Harrington, The Other America (New York : Scribner, 1997 [1962]) ; Daniel Zamora Vargas, "Basic Income in the United States, 1940-1972 : How the 'Fiscal Revolution' Reshaped Social Policy", dans Universal Basic Income in Historical Perspective, eds. Peter Sloman, Daniel Zamora Vargas, Pedro Ramos Pinto (Londres : Palgrave Macmillan, 2021).

Max Fraser, Hillbilly Highway : The Transappalachian Migration and the Making of a White Working Class (Princeton, NJ : Princeton University Press, 2023 [à paraître]).

Jack Metzgar, "How Big Is the Working Class - and Why Does It Matter", Working Class Perspectives, 24 octobre 2022.

HoSang et Lowndes, Producers, Parasites, Patriots, 40.

Max Scheler, Ressentiment (Milwaukee, WI : Marquette University Press, 1998), 48 ; Michèle Lamont, The Dignity of Working Men : Morality and the Boundaries of Race, Class, and Immigration (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2002) ; Amber A'Lee Frost, "The Characterless Opportunism of the Managerial Class", American Affairs 3, no. 4 (hiver 2019).

Chris Maisano, "Don't Overstate the Divide Between the Campus and the Working Class", Jacobin, 13 décembre 2022.

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)

Post-scriptum :

À propos de l'auteur

Steve Fraser est un historien du travail et du capitalisme américain. Il est membre de la branche Bronx/Upper Manhattan des Democratic Socialists of America.